

14. JAN. 1925

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 9 janvier 1925

Sommaire :

Propos d'un prêtre et d'un socialiste

sur l'État neutre

Abbé Jacques Leclercq

Un gouvernement de communistes

sans communisme

Georges Valois

La dette de Monsieur Lavernotte

Paul Gazin

Les allocations familiales

Valère Fallon, S. J.

Ses amis

Martial Lekeux

Les idées et les faits : Chronique des idées : Puvis de Chavannes, J. Schyrgens.

— Inde, abbé Jacques Leclercq. — France.

La Semaine

* Conférence financière à Paris.

Comment partager ce que produira le plan Dawes?
Et les dettes interalliées ?

L'intérêt pour nous de la conférence de Paris porte d'abord sur notre priorité, remise en question, puis sur la solution générale des problèmes financiers dont la répercussion sur la vie économique nous intéresse grandement.

A Paris on ne s'occupera que de finances, et pourtant c'est le problème politique qui domine la situation.

Tant que la sécurité européenne n'aura pas été assurée, l'économie de monde restera troublée.

Menacent la sécurité de l'Europe : l'armée rouge des Soviets et les préparations militaires du Reich.

Voilà les vrais problèmes à résoudre...

* Mussolini recourt à nouveau à la manière forte.

Nous ne voulons pas trancher la question de savoir si ce sont les exagérations de certains fascistes, ou l'incompréhensive opposition de certains adversaires qui ont nui à la normalisation du régime Mussolinien et ont obligé le dictateur à des mesures d'autorité.

Mais répétons que l'expérience italienne est vitale pour l'Europe. Si la dictature du duc n'aboutit pas tôt ou tard à un régime normal anti-anarchique et anti-démagogique, l'Occident pourrait bien être livré aux forces déliquescents que Moscou veut déchaîner sur lui...

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT DUC

CHOCOLAT



DUC ANVERS

LA
GRANDE
MARQUE
BELGE

BANQUE L. SIMONON & C^{IE}

Soc. en commandite simple — Cap. Fr. 6.000.000

24, Rue d'Arenberg, BRUXELLES

Succursale : 5, Boulevard d'Avroy LIÈGE

OPERATIONS de BANQUE et de CHANGE
aux meilleures conditions

Ouverture de Comptes de Dépôts
Comptes de chèques — Comptes à 6 mois et un an
COMPTES DE QUINZAINE
à des taux d'intérêt particulièrement avantageux

Ouverture de Crédits en comptes nantis
Escompte et recouvrement d'effets
Prêts sur titres cotés.

Exécution d'ORDRES DE BOURSE sur toutes places
Gestion de PORTEFEUILLES sans commissions
RENSEIGNEMENTS financiers à nos clients

GARDE de titres — Location de OFFRES-FORTS
SOUSCRIPTIONS aux emprunts et émissions
Encaissement de COUPONS belges et étrangers

Emission de CHEQUES payables sur toutes places étrangères

QUI
S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cuves, 17

BRUXELLES

G. VERAART

DÉCORATION

PEINTURE — DÉCOR — AMEUBLEMENT

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

Propos d'un prêtre et d'un socialiste sur l'Etat neutre

Je ne veux plus voir Philandre. Mes derniers entretiens avec lui (1) m'ont valu des ennuis de toutes sortes. J'ai été attaqué dans les journaux, on m'a obligé à me défendre et à écrire des choses qui étaient peut-être blessantes pour d'honnêtes gens. Des hommes pour lesquels j'ai la plus profonde vénération, qui sont l'honneur de l'Église en Belgique, ont cru que je voulais les diminuer dans l'estime de leurs concitoyens. Tout cela est très désagréable. Philandre est un ami compromettant, je ne veux plus le voir. Je le fuis.

Mais que faire lorsque l'on est bavard ? J'attendais l'autre jour le tram au coin de la rue du Luxembourg et du Boulevard, et comme il ne venait pas — ces trams bruxellois ayant, dit-on, pour raison d'être principale d'avoir des pannes ! — je monologuais en mon intérieur :

— C'en est fait, me disais-je, il n'en a plus pour longtemps...

Mais vous savez que le coin du Boulevard et de la rue du Luxembourg est un carrefour très fréquenté ; on y rencontre de doctes personnalités (2). J'aperçus à quelques pas de moi un vieux copain du temps où j'usais des culottes sur des bancs défraîchis.

Je ne l'eusse pas abordé, car je le pensais plutôt orienté vers les rouges ; ce fut lui qui courut à moi.

— Monsieur l'abbé, me dit-il poliment, ce m'est un vrai plaisir de vous rencontrer en ce jour gris d'hiver où la nature nous invite à nous réchauffer le cœur...

Je crus qu'il allait me proposer de prendre un porto en commun, et j'esquissai en toute hâte un geste de dénégation. Mais il continuait :

— J'ai eu l'occasion quelquefois de lire de vos articles ; ils sont originaux et un peu surprenants...

Je m'inclinai et un sourire contraint eut peine à fleurer sur mes lèvres : c'est gai de s'entendre accuser d'originalité quand on ne professe que la pure doctrine de notre Mère la Sainte Église !

— ... Au lieu d'attendre ce tram qui ne viendra pas, et qui lorsqu'il viendra sera plein à ne pouvoir qu'y étouffer...

Ce propos me parut contradictoire, mais je ne le relevai pas.

— ... Voulons-nous descendre le Boulevard tout tranquillement en devisant ? Je serai charmé de renouer connaissance et d'échanger quelques propos que la diversité de nos opinions pimentera du charme de la contradiction.

Cet abord plein de courtoisie appelait de ma part une courtoisie pareille.

— Cher citoyen, lui dis-je, ou citoyen...

Quel nom lui donner pour que le lecteur ne devine pas l'identité du personnage ?... On ne peut décorer d'un nom grec un adversaire des études classiques...

— Citoyen Marcel, dis-je donc, vos propos sont honnêtes ; je ne puis que m'y rendre, car « le froid nous mordille le bout du nez et des oreilles », et emmi ce « brouillard auréolant les réverbères » il est bon de dégourdir des membres auxquels l'humidité enlève de leur souplesse. D'ailleurs, je suis bien sûr que vous serez de mon avis : il n'en a plus pour longtemps.

— Le tram ? demanda Marcel.

— L'État neutre, lui dis-je.

— L'État neutre ? répéta-t-il comme un écho. Qu'y a-t-il à l'État neutre ? Quel est le lien subtil qui rattache ce propos à la panne de tram et à l'hiver qui nous enveloppe ?

« Je me mis à la gauche » de mon vieux camarade, car les ecclésiastiques doivent pratiquer l'humilité, « et nous nous enfonçâmes dans le brouillard piquant ».

— L'État neutre, lui dis-je : vous savez ce que c'est. Cette folle invention du libéralisme politique qui prétend que l'État n'ait aucune opinion — et que beaucoup de catholiques ont adoptée, dont ils se font les défenseurs, — faisai-ent, devrais-je dire, car précisément, — et c'est ce dont je me réjouis — personne n'y croit plus aujourd'hui, hors quelques vieux fossiles, — vieux même pour des fossiles.

Le citoyen Marcel avait l'air effaré.

— Je ne sais d'où vous sortez, me dit-il. Personne ne s'occupe de cela. L'État neutre ? Que voulez-vous dire ? Voudriez-vous qu'on mette en prison les gens qui ne vont pas à la messe ? Vous attendrez longtemps, et ce n'est pas la prochaine accession au pouvoir du parti ouvrier qui vous rapprochera de cet idéal moyenâgeux. L'État neutre ! Rêveries ! Parlons de quelque sujet plus actuel. Dites-moi, par exemple, — je comptais vous interroger là-dessus — pourquoi les catholiques mettent tant d'acharnement à rendre le collectivisme odieux : il est tout de même plus près de l'Évangile, le vrai, celui de Jésus, non celui du catéchisme, que l'agiotage et la spéculation en Bourse.

— Miséricorde ! m'exclamai-je. Où avez-vous pris que le catéchisme contienne un évangile ? et que l'Église soutienne l'agiotage ? Nous parlerons du collectivisme une autre fois, et nous organiserons des réunions-promenades tant que vous le voudrez pour discuter tous les grands problèmes qui nous séparent, mais je veux vous parler de l'État neutre, de cet État cher aux derniers amis, pieux fossoyeurs, du libéralisme expirant. L'État neutre ? Personne n'en parle ? Mais, mon cher citoyen, ne lisez-vous pas le *Peuple*, moniteur du parti socialiste ? L'État neutre ? Mais a-t-il de plus grands adversaires que vous, — en dehors de nous ?... Seulement quand on vous soustrait du total, et puis qu'on nous soustrait, que reste-t-il ?

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* des 28 décembre 1923 et 25 avril 1924.

(2) *Ibid.*, du 19 décembre 1924, p. 9.

Rien, ou rien qui compte ; quelques ombres du passé, quelques tièdes qui ne savent ce qu'ils veulent, et quelques francs-maçons qui croient encore au tablier : ce qu'on appelle le parti libéral enfin...

Marcel ouvrit la bouche pour répondre ; déjà un son préliminaire faisait attendre une parole sage, mais nous traversions à hauteur de la rue de la Loi et une automobile aux roues légères fut sur le point de le happer (1). Cet incident qui n'eut pas d'autres suites fâcheuses me permit de poursuivre mon exposé.

— Le socialisme, voyez-vous, lui dis-je amicalement, occupe le second rang dans mes affections, car si je n'étais pas catholique, je serais socialiste, voire communiste, — vu qu'étant pauvre, je trouverais beau de faire sauter tous les palais que les autres habitent, ou plus simplement d'en faire sauter les autres et de m'y mettre. Mais je suis catholique, et j'ai donc mieux. Cependant, je saurais difficilement vous exprimer ma joie, lorsque j'ai lu il y a quelque temps dans le *XX^e Siècle*... Lisez-vous le *XX^e Siècle* ?

Marcel confessa que non, ou plutôt il eut l'air très indigné de mon idée qu'il pourrait le lire.

— *Le Peuple* en parle souvent, me dit-il : c'est un journal malhonnête et où n'écrivent que des curés.

— Vous avez tort, lui dis-je. Moi je lis *Le Peuple* bien que le *XX^e Siècle* en parle parfois ; ce sont deux journaux bien rédigés, mais le *XX^e* l'est mieux, et vous avez tort de mépriser le clergé : croyez-moi, il est utile de le connaître, même quand on veut le combattre...

Où en sommes-nous encore ? J'ai donc lu, il y a quelques semaines dans le *XX^e Siècle* une information qu'il empruntait lui-même au *Courrier de l'Escaut*. On y racontait l'audace qu'apportent les socialistes dans le Hainaut à socialiser la province ; et M. Leduc, conseiller provincial catholique, auteur de cet article, le terminait par l'anecdote suivante : Comme il reprochait aux socialistes, à une séance du conseil provincial, de se servir des fonds de la province pour réaliser leur programme de classe, M. Pastur répondit tranquillement : « A quoi servirait le pouvoir, s'il ne servait à cela ? »

— Eh bien, fit Marcel, avec la tête d'un homme qui n'y comprend plus rien.

— Eh bien, m'exclamai-je triomphant, c'est ce que je vous explique depuis un bon quart d'heure. Votre Pastur est un esprit sain, et, lorsque j'ai lu cela, j'ai eu vraiment envie de faire sa connaissance. A quoi servirait d'être au pouvoir sinon pour s'en servir en vue de propager les idées qu'on croit saines et de créer les institutions qu'on croit de nature à faire le bonheur du pays ?

— Halte-là, me dit mon interlocuteur qui reprenait ses esprits, cela n'a rien à faire avec l'État neutre. L'État que nous voulons organiser est neutre, puisqu'il se désintéresse de la religion. Cela nous est assez indifférent qu'on soit catholique, protestant ou rien du tout, et dans nos organismes socialistes nous admettons les ouvriers sans demander leurs croyances...

— Parlons de cela un autre jour, si vous voulez, lui dis-je. Dans tous les cas, vous avez une doctrine, vous croyez que cette doctrine assurera le bonheur du genre humain, et vous désirez organiser l'État conformément à cette doctrine. Nous

aussi. Vous voyez : notre situation est identique ; il y a cette seule différence que nos doctrines sont contradictoires ; à part cela, nous sommes d'accord.

— Mais non, me dit Marcel, nous voulons la liberté de conscience et vous ne la voulez pas ; nous voulons l'État laïc, et vous voulez l'État sous la domination cléricale...

— Cher citoyen, lui dis-je, permettez-moi de vous traiter en ami, et de vous dire par conséquent bien simplement que tout cela sont des âneries. Supposons que vous vouliez réellement l'État indifférent en matière religieuse, ce que je conteste, mais que nous discuterons un autre jour... Tenez, le voilà ce *XX^e Siècle* que vous abhorrez...

Nous passions en effet devant les somptueuses installations du grand quotidien au boulevard Bischoffsheim ; — je n'en dirai point le numéro de peur qu'on ne m'accuse de réclame payée, d'ailleurs on le trouve facilement, car le nom du journal est inscrit sur la façade en lettres aussi grandes qu'un homme de taille raisonnable.

— Cela ne vous dit rien ? continuai-je, vous pourriez prendre votre abonnement tout de suite, le journal vous sera servi dès ce soir.

— Allons, allons, me dit Marcel, pas tant de plaisanteries, nous sommes de nouveau loin de la question.

— C'est vrai, lui dis-je, et il m'est revenu qu'il y a des lecteurs que ces digressions exaspèrent. Platon en faisait beaucoup plus, et on le lit encore : si on ne me lit pas, ce ne sera donc pas à cause des digressions. Mais croyez-moi, entrons, je vous présenterai à l'un ou l'autre des abbés : il y en a sept, dit-on, et toujours un à la disposition du public. On m'a même déjà demandé si j'en étais mais je le dénie avec la dernière énergie.

— On n'est jamais si énergique que lorsqu'on nie la vérité, me dit Marcel en souriant. Pour moi, j'ai assez d'un abbé en un jour, et j'aime trop les vieux arbres du boulevard dont la maigreur déjetée de malades perpétuels fait songer au budget de la Belgique d'après guerre. Marchons encore un peu : le brouillard semble vouloir se dissiper, et les réverbères qu'on allume disent que le jour s'en va. Où en étions-nous donc ?

— C'est vrai, lui dis-je, le temps passe ; nous arrivons à la porte de Schaerbeek, et, comme disait un penseur contemporain, « c'est un carrefour dangereux pour les savants qui dissertent ». Admettons donc pour le moment que vous vouliez l'État indifférent en matière religieuse, c'est parce que vous estimez la religion sans importance. Dans toutes les questions qui vous semblent importer au bonheur des hommes, vous avez une doctrine que vous cherchez à réaliser par la conquête du pouvoir politique. C'est comme nous. Nous attachons de l'importance à la religion, vous pas : cela, c'est précisément la question du programme, et je viens de vous dire que nos programmes sont parfaitement contradictoires. Mais nous sommes d'accord sur ce point, que le but de l'État n'est pas d'être sans programme, sans doctrine, sans volonté autre que celle de ne rien faire, qu'il n'est pas d'être simplement l'agent de police de service au Palais des Sports qui veille à ce qu'on permette aux boxeurs de s'entre-tuer sans que personne intervienne, mais que l'État au contraire a pour mission d'aider par tous les moyens en son pouvoir les citoyens à être aussi heureux que possible. Vous croyez que les citoyens seront heureux par le collectivisme et d'autres choses que je n'ai pas à vous exposer ; que la religion, il n'y a qu'à la laisser mourir de sa belle mort, ce qui ne manquera pas d'arriver quand le collectivisme régnera, — et cela, nous en convenons avec vous.

(1) Ceci est un plagiat d'une quantité d'auteurs : Homère a écrit : « Achille au pied léger... » ; et M. Ch. du Bus de Warnaffe a écrit : « Il fut à deux doigts de se faire happer par un taxi. »

Nous croyons que les citoyens seront heureux si l'État s'inspire du droit naturel chrétien et favorise l'épanouissement de la vie chrétienne elle-même. Nous sommes d'accord sur un point, c'est que l'État a autre chose à faire qu'à surveiller la circulation, qu'il doit l'activer, l'orienter, circulation des idées en tout premier lieu, et les autres genres de circulation ensuite...

— Je crois que je vous comprends finalement, me répondit Marcel. En effet vous savez que, nous autres socialistes, nous considérons les libéraux comme très vieux jeu... Peut-être y a-t-il là un point où nous voyons de même... Mais n'y en a-t-il pas d'autres ? Car je lis parfois dans *Le Peuple* les discussions interminables de vos journaux, — et de votre XX^e Siècle, entre autres, — sur le socialisme qui est pour eux le croque-mitaine ; mais je ne comprends pas leur logique.

— Cher citoyen, lui dis-je, si nous voulons nous lancer sur ce terrain, accidenté comme les ravins du Bois, il nous faudra nous promener dans tous les quartiers de Bruxelles, car je n'aime pas rester en place, et notre capitale est trop belle pour que nous ne l'arpentions point. Restons-en là pour aujourd'hui ; d'ailleurs je suis arrivé à la maison hospitalière qui abrite mes jours : vous trouverez un peu plus bas au *Bon Marché* tout ce que peut souhaiter un directeur de coopérative socialiste : à boire et à manger, et des vêtements et des parfums, et un tas de choses inutiles qui ne servent qu'à plaire, ce que d'aucuns trouvent plus utile que tout le reste.

— C'est entendu, me dit Marcel, nous nous reverrons ; je viendrai vous chercher un de ces jours et vous conduirai voir les installations du *Peuple*.

Je souris.

— Pas avant, répondis-je, que je vous ai conduit au XX^e Siècle serrer la main de quelques abbés.

Je lui tendis la main.

— Nous voilà bien d'accord, conclut-il je le pensais ; entre gens raisonnables on ne se dispute que lorsqu'on ne se connaît pas.

— Parfaitement, répondis-je, d'accord, pour nous battre jusqu'à la mort. Guerre sans trêve, sans merci ; c'est à qui l'emportera, et le vainqueur fera le bonheur du genre humain... si c'est nous le vainqueur.

— Non, dit-il, si c'est nous : vous êtes le passé, la nuit...

— Ça y est, lui dis-je : nous ne sommes d'accord que pour nous disputer.

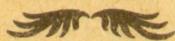
— Nous recommencerons donc, me dit-il ; en tous cas un point reste : il faut vomir l'État qui ne veut rien que de ne rien vouloir. Et je m'en vais de ce pas étudier les leçons qu'un pur coopérateur peut prendre aux citadelles du capitalisme.

Je rentrai à Saint-Louis, et il se dirigea vers la boutique flamboyante dont l'étalage miroitant appelle à grands cris tous les yeux.

Abbé JACQUES LECLERCQ.



Nous prions nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste, qui les dessert et de nous aviser.



Un gouvernement de communistes sans communisme

I. — La « durée » du bolchevisme

Un des grands arguments des communistes, c'est la durée du gouvernement des Soviets. Mais qu'est-ce que cela prouve en faveur du communisme ? Exactement rien. Cela prouve tout simplement qu'une bande de partisans, ayant le sens non démocratique du pouvoir, a réussi à conserver ce pouvoir par les moyens les plus rudes de gouvernement. Au premier rang de ces moyens, la terreur ; au deuxième, le désarmement total de la population qui ne peut utiliser, dans ses innombrables soulèvements, que des bâtons et des fourches, ce qui est tout à fait insuffisant devant les canons et les mitrailleuses.

Mais cette durée de la dictature bolcheviste ne prouve absolument rien en faveur du communisme, qui n'a pas été appliqué en Russie, parce qu'il est inapplicable. Les bolcheviks ont dépouillé un certain nombre de propriétaires, nationalisé et réalisé une énorme quantité de valeurs mobilières, en particulier les bijoux, les titres, les espèces ; ils ont déclaré propriété d'Etat toutes les propriétés, toutes opérations extrêmement faciles quand on tient le pouvoir. Mais quand il s'est agi pour eux d'organiser la production, ce qui est évidemment la chose la plus récente, leurs doctrines ont fait un fiasco total.

Cet échec est si évident qu'un communiste de marque, ne pouvant répondre aux réflexions que je lui présentais, me répondit que *le communisme n'existe pas encore en Russie*. Les communistes ne font qu'en préparer l'application. Au surplus, c'est dès 1921 que Lénine lui-même déclarait que le gouvernement communiste avait éprouvé une défaite sur le front économique et que la « politique économique des Soviets a complètement échoué dans son essai pour restaurer la production ».

Devant un pareil aveu, que Lénine ne mâchait pas, et que rien n'est venu contredire depuis, on ne peut que conclure que l'argument de durée ne peut être retenu en faveur du communisme. Ce n'est pas le communisme qui dure en Russie, c'est le pouvoir des communistes. Pour ce qui est du communisme, il est encore à faire.

II. — Un gouvernement de communistes sans communisme

Dès 1920, en rédigeant *l'Economie nouvelle*, prévoyant une longue durée possible du gouvernement soviétique, à un moment où il n'avait encore à son service que des bandes révolutionnaires, j'écrivais que, si ce gouvernement durait, on verrait reparaître l'armée régulière, avec ses cadres, ses officiers, ses ouvriers techniciens militaires, et des chefs d'entreprise dans la production, déguisés en techniciens de l'industrie. C'est, à peu de chose près, ce qui s'est produit.

Il y a en Russie, aujourd'hui, un Etat, pourvu des mêmes organes d'Etat que tous les autres Etats du monde, qui a organisé un nouveau militarisme, plus rude qu'en Occident, et qui ne se distingue des Etats occidentaux que par son caractère oriental, asiatique qui devient de jour en jour plus net. Ce qui distingue encore cet Etat du nôtre, c'est qu'il ne reconnaît aucun droit politique à la bourgeoisie. Il n'accorde de droits politiques qu'au prolétariat. Mais, en fait, il n'est pas prolétarien ; il est dictatorial. Il impose sa dictature aussi bien aux paysans et au prolétariat des villes qu'aux bourgeois. Cette réussite d'Etat, de forme oligarchique, n'a rien de spécifiquement communiste. Le lien intellectuel et moral entre les oligarques est bien la doctrine marxiste, mais cela n'a aucune conséquence dans l'organisation politique, qui n'est pas communiste, et cela ne produit pas d'applications communistes dans la vie économique, en vue de quoi la révolution dite communiste a été faite.

Au point de vue économique, échec total du communisme :

Le communisme n'est pas appliqué à la paysannerie russe, qui l'a rejeté, et qui, sous le gouvernement des Soviets, organise et consolide la propriété familiale rurale.

Le commerce privé, l'industrie privée ont reparu, d'une manière limitée, dans une situation très précaire, exposés qu'ils sont continuellement à de nouvelles expropriations si l'on peut dire, plus exactement au retrait des concessions, à la confiscation, aux poursuites

SALLE DE L'UNION COLONIALE, 34, RUE DE STASSART, BRUXELLES

LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

SOUS LES AUSPICES DE

SON EMINENCE LE CARDINAL MERCIER

 SIXIEME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques :

- M. A. MILLERAND, ancien Président de la République Française (9 décembre),
 SON EMINENCE LE CARDINAL CHAROST, archevêque de Rennes (en mars),
 M. LEON BERARD, député, ancien ministre de l'instruction publique (27 janvier),
 LE GENERAL MANGIN, (16 décembre),
 M. EDOUARD ESTAUNIE, de l'Académie Française, (en mars),
 MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie Française, (25 novembre),
 MARQUIS MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers, (15 janvier),
 COMTE GONZAGUE DE REYNOLD, de l'Université de Berne, (6 janvier),
 M. PIERRE TERMIER, de l'Institut, (en février),
 M. LOUIS MADELIN, député des Vosges, (18 novembre),
 M. PIERRE BENOIT, (en février),
 M. ANDRE BELLESSORT, (en mars),
 M. RENE BENJAMIN, (29 décembre),
 M. ROBERT VALERY-RADOT, (en janvier),
 M. LOUIS GILLET, (25 décembre),
 M. ANTOINE REDIER, (2 décembre),
 M. PAUL CAZIN, (en février),

La neuvième conférence aura lieu le MARDI 13 JANVIER, à cinq heures, par le Marquis MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers :

LES ENFANTS DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Prix de l'abonnement à la série des neuf conférences restantes : 50 frs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les conférences paraîtront dans **LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS**

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS,

11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220 50.

pour non-conformité aux principes soviétiques, ce qui permet le libre jeu du plus pur arbitraire.

Cette situation est reconnue par Krassine lui-même qui, dans une conversation avec un rédacteur de la *Renaissance*, a déclaré que la paysannerie et la petite industrie sont dans un régime économique assez voisin du régime occidental.

Mais le même Krassine s'est aussitôt vanté du fait que le gouvernement soviétique est maître absolu, politiquement et économiquement, de la petite industrie, des transports, des usines, des banques et du commerce extérieur.

Ceci est-il spécifiquement communiste ? Ce n'est guère que du socialisme d'Etat, tel que le conçoivent encore un certain nombre de socialistes que les bolcheviks traitent avec beaucoup de mépris. Si l'Etat soviétique était vraiment un Etat prolétarien, c'est-à-dire l'émanation de l'assemblée des producteurs paysans et ouvriers russes, cette possession de la grande production nationale serait en effet de nature communiste. Elle serait d'ailleurs, dans ce cas, totalement inopérante, car ce serait l'application des principes démocratiques à la production, laquelle serait arrêtée de ce fait.

Mais cette possession est le fait d'une oligarchie, limitée à quelques centaines de personnes, qui règnent grâce au concours de quelques centaines de mille de leurs partisans enrôlés, bénéficiaires de toute l'opération.

En fait, la propriété de la grande industrie, des transports, des banques a été transférée à une oligarchie peu nombreuse dont les membres la possèdent d'une manière indivise. Le communisme est en somme limité aux membres du parti communiste russe, et, plus exactement, au personnel dirigeant de ce parti. Cela n'est pas très différent de ce qui se produit dans quelques pays d'Occident dans les exploitations d'Etat, qui deviennent la chose d'un parti.

Mais ces exploitations d'Etat, qui marchent fort mal dans tous les pays, marchent plus mal en Russie que dans n'importe quel autre pays, parce qu'elles sont entre les mains d'un parti qui n'a pas renoncé à sa doctrine et qui veut toujours en faire la base d'un communisme effectif. Si bien que l'ensemble de la grande production russe n'est encore que de quarante pour cent de ce qu'elle était sous le régime précédent, et bien que les communistes disposent pour l'organiser de moyens dictatoriaux auxquels le tsarisme n'aurait jamais osé recourir.

Le lecteur qui voudra imaginer ce que peut être la production russe sous ce régime étatiste, n'aura qu'à se rappeler ce qu'était la production aux armées, dans ce communisme militaire que tous les combattants et mobilisés ont connu pendant la guerre, et par lequel l'empierrement des routes, la construction des ouvrages militaires, l'organisation des cantonnements, par les chefs et soldats que nous étions, était ce qu'il y avait de plus coûteux, sans rendement, pour la simple raison que chacun de nous, soldat ou chef, avait la certitude que la rémunération serait la même, avec grand ou faible rendement.

En résumé, il n'y a pas de régime économique communiste en Russie. Il y a eu des tentatives communistes, qui ont échoué. Il y a un essai de communisme en ce qui concerne la grande industrie et les transports, mais qui demeure une simple étatisation des grands services, dirigée non par la communauté, mais par une oligarchie, étatisation qui donne des résultats très médiocres, parce que toutes les tares de l'étatisme sont multipliées par dix ou cent en Russie, du fait de la persistance des idées communistes dans les têtes dirigeantes.

Il reste une institution assez curieuse et qui vaut d'être examinée à part : c'est la monopolisation du commerce extérieur par l'Etat soviétique. Mais cette institution n'a rien de spécifiquement communiste. Rappelons toujours que c'est la chose d'une oligarchie et observons que cette monopolisation a été pratiquée par des Etats qui étaient fort peu communistes. C'est une institution qui peut parfaitement entrer dans un régime organisé selon les conceptions d'une économie nationale. Je dois dire que, personnellement, son principe m'inspire une certaine sympathie. Premièrement, parce qu'elle s'oppose au dogme de la liberté économique qui, en matière d'exportation, produit parfois et même souvent des résultats tout à fait absurdes (par exemple, lorsqu'elle prive un pays de produits alimentaires nécessaires); deuxièmement, parce qu'elle est parfaitement conciliable avec le nationalisme; troisièmement, parce qu'elle procède d'une idée juste sur l'exploitation des produits nationaux et l'échange de ces produits avec les produits de l'étranger.

Mais, d'une idée juste, le pouvoir soviétique, sous l'influence de ses idées communistes, a fait une application détestable : Il a créé un monopole d'Etat, ce qui est, toujours et partout, le plus mauvais moyen d'exploitation. La surveillance, le contrôle des richesses nationales par l'Etat sont excellents. L'exploitation directe, par des per-

sonnes non intéressées au bon rendement des opérations, est l'erreur. Au total, aucune réalisation spécifiquement communiste en Russie ;

reconstitution de la propriété paysanne ;

reconstitution de la petite industrie et du petit commerce privé, mais précaire ;

formation d'une nouvelle bourgeoisie, sans droits politiques ;

expropriation du grand capitalisme, mais baisse formidable de la production; rendement inférieur et très coûteux de l'industrie étatisée ;

enfin, situation matérielle des ouvriers très inférieure à ce qu'elle était sous l'ancien régime.

C'est pour ces résultats négatifs que le pouvoir soviétique a fait périr de mort violente un million et demi de citoyens, dont plus de 250.000 soldats, près de 200.000 ouvriers et paysans, et plus de 300.000 intellectuels. Et l'on ne parle pas ici des innombrables Russes et allogènes morts de faim, de froid, et des maladies qui se sont terriblement développées depuis plusieurs années.

Un communiste ne manquera pas de répondre ici que la guerre entre les peuples fait périr autant d'hommes. Nous n'ouvrirons pas la discussion à ce sujet aujourd'hui. Nous ne mentionnons le fait que pour montrer qu'il interdit aux communistes de protester contre la civilisation occidentale au nom du respect de la vie humaine. Et marquons que les guerres entre peuples, qui ont pour objet la paix, laissent les peuples en possession des moyens politiques, économiques et sociaux de se reconstituer. Ce que l'on appelle la guerre des classes a conduit la Russie dans une impasse économique et sociale.

III. — L'asiatisme

Naturellement, l'appétit de vivre, plus fort que les principes et les doctrines, agit sans cesse en Russie pour amener les Russes à vivre dans un régime dont les principes, s'ils étaient appliqués, les condamneraient à la mort.

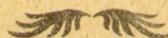
La Russie survivra à l'effroyable crise qu'elle traverse. Mais toute la question est de savoir sous quelle forme elle survivra. Reviendra-t-elle à l'Europe ou ira-t-elle à l'Asie ?

Le pouvoir soviétique, s'il est très mauvais organisateur, est un habile politique. L'impasse où il conduisait la Russie, il a été le premier à la voir. Mais, entêté dans sa doctrine, il a cherché à en sortir par des moyens que lui suggérait sa position politique. Ne pouvant nourrir les Russes, il a cherché à les lancer au pillage de l'Europe, sous le prétexte de faire la révolution universelle. Son premier élan a été brisé devant Varsovie. Il s'est entêté dans cette politique, qui lui permet de ne pas avouer son échec. Il est allé d'échec en échec en Europe, mais de réussite en réussite en Asie. Plus il échoue en Europe, plus il étend son action en Asie. Sa politique de 1920 lui avait été dictée par son échec économique, et c'était : prendre les hommes en Asie ; les biens en Europe. Il échoue en Pologne ; il échoue en Hongrie ; il échoue en Allemagne ; il échoue en Italie, en Angleterre, en Esthonie. Sa volonté en est fortifiée. Il devient l'ennemi de toute la civilisation européenne ; il tente de soulever contre elle tous les peuples asiatiques et africains qu'elle a pénétrés ou à qui elle a donné la paix.

Le rêve économique du bolchevisme, on peut dire qu'il est abandonné. Mais ce qui croît, et qui prend des proportions de plus en plus grandes, c'est un rêve politique qui est né de l'échec économique. Cette civilisation occidentale, qui est tarée, mais qui nourrit les populations de la chrétienté, le bolchevisme la prend en haine, parce qu'il ne peut ni la dépasser, ni la vaincre par ses moyens. Il se rejette alors vers l'Asie et, dans sa déception, il veut être l'organisateur de toute la révolte asiatique et africaine contre la souveraineté européenne.

Il semble que nous soyons arrivés au point culminant de cette offensive. Le bolchevisme, après avoir longtemps hésité, s'attaque à la France, regardée par lui comme la pièce maîtresse de l'ordre européen. S'il réussissait, nous assisterions à un formidable déchaînement de barbarie sur toute l'étendue du territoire européen et asiatique. S'il échoue, c'est la fin de tous ses rêves. Son échec paraît assuré, maintenant que la France et, avec elle, presque toutes les nations européennes, ont vu que le bolchevisme pose, non un problème économique, mais le problème des relations entre l'Europe et l'Asie, entre la civilisation et la barbarie.

GEORGES VALOIS.



La Dette de Monsieur Lavernotte

M. l'abbé Delivot de Salzy, vicaire à la paroisse Sainte-Marthe, sortait de son église, par un beau matin, quand il aperçut, sous les tilleuls de la petite place, le jeune M. Lavernotte qui venait à lui, le visage radieux.

— Vous me paraissez content ! lui cria-t-il de loin.

— Je suis ravi, ravi... C'est une pure merveille.

— Vous me devez un beau cierge, dit le prêtre, en lui serrant joyeusement les deux mains. Vous l'offrirez à sainte Marthe.

— Je vous dois la plus grande joie de ma vie. J'offrirai tout ce que vous voudrez... Mais venez vite la voir chez moi, en bonne lumière. Vous n'avez rien vu dans cette mesure sombre. Venez dès aujourd'hui.

— Je n'y manquerai pas. Alors, tout s'est bien passé ? Je vous félicite. Vous avez mené les choses rondement. Pas trop de marchandage ?

— Cent francs sur la table et l'affaire était conclue. J'ai pris deux ouvriers avec une grande caisse. Les voisins ont cru que c'était le cercueil de ce pauvre vieux... Comment va-t-il, à propos ?

— Guère mieux. Je comptais y retourner cette après-midi.

— Ah ! mais c'est loin. Et vous avez promis de passer chez moi.

— Mon cher ami, dit l'abbé, d'un ton grave et d'indulgent reproche, vous lui enlevez sa Sainte Vierge et vous lui mesurez encore les secours de la religion ! Vraiment, le bonheur ne vous rend pas généreux.

— C'est vrai. J'en perds la tête. Remettez donc par-dessus le marché ces quelques écus à la femme pour qu'elle soigne son homme. Et surtout, venez, dès que vous le pourrez. Il faut que vous soyez le premier à la voir. Mais j'en parlerais jusqu'à demain ! Je vous quitte... Quoi de neuf, à part cela ? A-t-on des nouvelles du maréchal Valée et de l'Afrique française ?

— Oh ! les princes se portent bien ! cria le vicaire, en s'éloignant, avec un petit rire de crécelle. Faites-en de même.

On était au printemps de 1840. Les communiqués officiels du corps expéditionnaire d'Algérie contenaient régulièrement sur la santé des princes d'Orléans, une formule fatale dont l'opposition aimait à se gausser. M. Dolivot de Salzy professait des opinions bonapartistes. Mais les luttes politiques dérangeaient peu les devoirs de sa profession et il s'occupait avec plus de zèle de son saint ministère que des cabinets de Louis-Philippe.

Quelques jours auparavant, portant le viatique à un malade dans une pauvre maison des faubourgs, il y avait remarqué, une statue, de taille extraordinaire pour une habitation privée. C'était la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus. La maîtresse du logis, simple femme, ignorante, dont le mari, terrassier, se trouvait en danger de mort, lui apprit en deux mots hâtifs que la statue provenait d'une église démolie au temps de la grande Révolution. Elle l'avait toujours vue là, dans ce coin de la chambre, chez ses beaux-parents, depuis son mariage, sous l'Empereur, aussi loin qu'elle se rappelât. Personne n'y touchait : c'était trop lourd.

— Elle protège votre demeure, avait dit le vicaire, en reculant de quelques pas et en clignant des yeux pour examiner

d'ensemble la curieuse figure, posée sur le carreau dans l'angle d'une armoire. Priez-vous cette bonne Sainte Vierge ?

— Oh ! monsieur, s'était écriée la brave femme, indiquant avec fierté, à la place d'honneur, au-dessus du lit, un éclatant chromo de foire. Nous avons déjà notre Sainte Vierge...

Le vicaire avait conté la chose à M. Symphorien Lavernotte, son ami, fils d'un gros banquier de l'endroit.

Ce fils Lavernotte, à vingt-cinq ans, faisait le désespoir de sa famille : il était trop sage, trop sérieux. On ne lui voyait aucun penchant pour ces distractions mondaines qui, d'après les idées de ses père et mère, donnent aux jeunes gens l'expérience de la vie, tout en favorisant les heureuses rencontres des belles dots et des cœurs sensibles. Il n'avait en tête qu'œuvres d'art, tableaux, gravures, meubles anciens. Le mouvement romantique l'entraînait. Il connaissait M. de Montalembert, prenait parti contre l'Académie pour M. Victor Hugo et contre le jury officiel pour M. Eugène Delacroix. Son rêve était de se constituer une collection unique au monde, puis, qui sait ? plus tard de doter sa ville natale d'un musée qui lui ferait honneur.

Certes, c'était une merveille que la statue, exhumée pour cinq louis d'or, de l'obscur taudis du faubourg. L'âme ingénue de M. Lavernotte l'accueillit comme on accueille, à son âge, une fiancée. C'était un miracle de grâce et de douceur que cette Vierge-mère berçant sur son bras gauche un divin poupon emmaillotté et lui posant tendrement la main droite à plat, sur le ventre. Une ceinture, coquettement bouclée, lui pinçait la taille, très haut, soutenant les seins bénis qui ont allaité le Christ Notre-Seigneur. Et sur ces entrailles bien heureuses, qui ont porté le Fils du Père Infini, elle le pressait encore, emmitouflé de pied en cap dans ses langes, comme une petite momie, serré par de grosses bandelettes plates et ne montrant au jour qu'une imprécise frimousse de nouveau-né. Elle inclinait vers lui sa tête patiente, couverte, non d'un voile banal, mais de la vaste capeline dont se servent les femmes de Bourgogne quand elles vont aux vendanges, tandis que, sous ses grands yeux clos, sous ses paupières tendues, presque vibrantes, coulait un sourire qui semblait chanter : L'Enfant dormira bientôt !...

A force de contempler et d'étudier sa Vierge, M. Lavernotte finit par se convaincre qu'il possédait un trésor d'un prix inestimable. Mais au lieu de se réjouir de l'avoir acquis à si bon compte, sa conscience délicate lui inspira des scrupules.

Plusieurs mois s'étaient écoulés. Le terrassier était mort et, quand M. Lavernotte retourna au faubourg pour parler à la femme, il ne la trouva plus. Les voisins lui apprirent que la veuve Chapatte venait de se retirer en Berry chez une de ses filles. Découvrir son adresse était difficile : on ne lui connaissait pas de famille dans la région.

— Lui avez-vous fait remarquer que cette Vierge avait une grande valeur ? demanda le vicaire auquel M. Lavernotte confiait ses doutes. Avez-vous eu l'intention d'abuser de son ignorance ou de sa pauvreté ?

— Non, certes, je n'ai pas pensé lui faire tort. Quant à la valeur, je vous avoue que j'y ai peu réfléchi sur l'instant. J'ai proposé une somme qui, à première vue, devait paraître satisfaisante. Et Dieu sait si la bonne femme paraissait satisfaite !

— De quoi vous inquiétez-vous donc ? Moi, à votre place, j'aurais d'autres inquiétudes. D'où venait cette statue, mon honorable ami ? N'est-ce pas un bien d'église que vous vous êtes approprié ?

M. Lavernotte sursauta.

Grands Ateliers d'Art Religieux

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

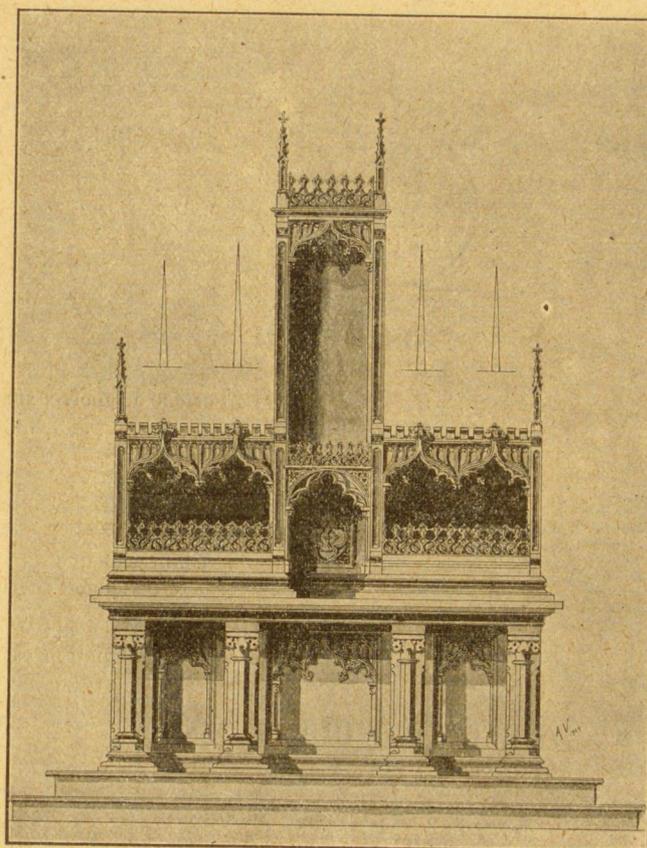
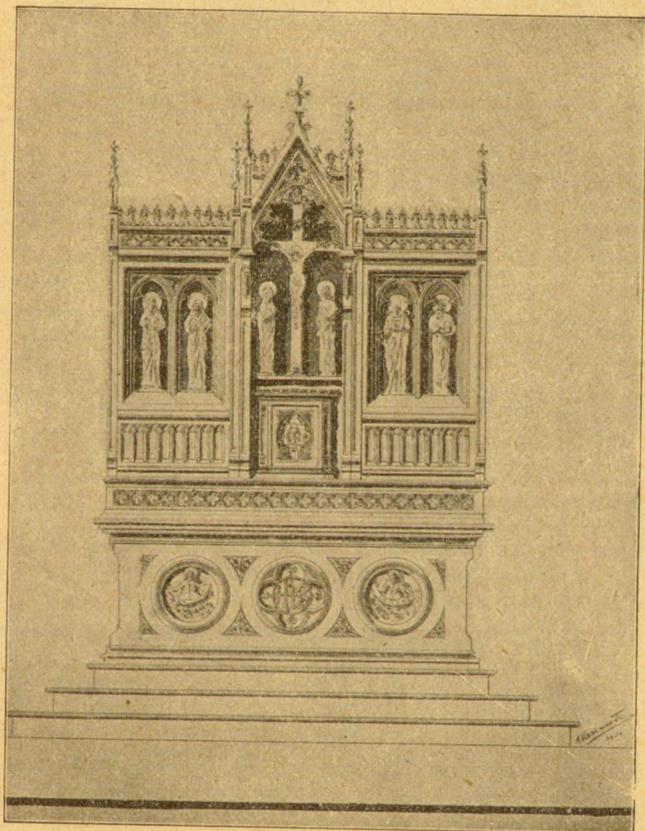
CAPITAL : 3.000.000 Francs

SPÉCIALISÉS POUR L'EXÉCUTION DE TOUS TRAVAUX DE
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE — PEINTURES RELIGIEUSES
— TABLEAUX — DECORATION MURALE — STATUAIRE —
BRONZE — CUIVRE — ETC. — EN TOUTES MATIÈRES ET EN
: : : : : TOUS STYLES : : : :

PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
GRATIS SUR DEMANDE

ENTREPRISES GÉNÉRALES — BELGIQUE — ÉTRANGER

FOURNITURES COMPLÈTES POUR ÉGLISES,
: : CHAPELLES ET SACRISTIES : :



STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

15 - 17 - 19 Rue de la Croix de Pierre,
BRUXELLES — Téléph. : 479.60 - 483.11

Adresse télégraphique : Artes - Bruxelles

Comptes chèques postaux 1057-27 : :



MICHEL SWARTENBROECKX

AGENT DE CHANGE AGRÉÉ

22, rue Royale, 22 (Parc), BRUXELLES

Téléphone : 209.06

Compte-Chèque-postal : 126.202

Adresse Télégraphique : Swartbourse-Bruxelles

ORDRES DE BOURSE

Renseignements financiers de premier ordre

Circulaire privée gratuite sur demande

Action catholique
 79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles
*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
 Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

LE PORTE PLUME A RESERVOIR
"SWAN"
 INDISPENSABLE A CELUI
 QUI ÉCRIT FRÉQUEMMENT
 CHAQUE "SWAN" EST GARANTI
 EN VENTE PARTOUT
 Fabricants : MABIE TODD & Co Ltd (Belgium) Société Anonyme
 8-10, rue Neuve, Bruxelles

Voyages Belges
 36, Boulevard M. Lemonnier
 BRUXELLES

Voyages individuels et collectifs à forfait et en tous pays
Une Semaine à la Côte d'Azur : 650 francs
 Prix comprenant chemin de fer, hôtels, excursions en auto-car, pourboires et taxes. — Départs à volonté.

Rome et l'Année Sainte 1925
 Départ accompagné toutes les semaines à partir du 21 Décembre 1924.
 Journal envoyé, à titre gracieux, sur demande, à tous les lecteurs de la REVUE CATHOLIQUE.

Brasserie Léopold
 Société Anonyme

LÉOPOLD

Rue Vautier-Bruxelles
 302,69 & 302,75
 Brapold, Bruxelles
 Bruxelles, Q.-L.
 17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	760.115 kilogs
1914/18	Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.
1919	371.750 kilogs
1920	767.025 kilogs
1921	1.109.450 kilogs
1922	1.635.930 kilogs
1923	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquentes } dus à nos Bières de } Qualité fine
 Accroissement considérable } Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIÈRES FINES

STOUT LEOPOLD
 Densité 7°5

LIBERATOR LEOPOLD
 (Munich) Densité 6°2

BOCK LEOPOLD
 (Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

— Mais c'est d'une église démolie, s'écria-t-il.

— Dont vous recélez une dépouille ! ajouta l'abbé, en riant. Que diriez-vous si je vous conseillais, pour la paix de votre âme, d'offrir la belle statue à notre chapelle de la Sainte Vierge ?... Mais soyez tranquille. Elle est plus honorablement chez vous que dans la poussière de ce taudis, où elle risquait de tomber un jour ou l'autre entre les mains de quelque juif qui en aurait bassement trafiqué... Vous savez, ce pauvre père Chapatte n'a pas eu le temps de boire vos cent francs. Il buvait beaucoup, paraît-il, même « sur semaine », me racontait hier une de nos dames visiteuses. Ah ! s'il ne s'était encore enivré que les dimanches, mettons même encore aux quatre fêtes d'obligation !... Enfin, il est mort chrétiennement. Recommandez son âme à cette bonne Mère.

M. Lavernotte eut vite fait d'oublier la famille Chapatte et ses scrupules de conscience.

Autour de la quarantaine, après avoir manqué, par sa faute, plusieurs mariages et renoncé à tout espoir de fonder un foyer, il avait fondé une société d'archéologie. Ses collections d'art, enrichies par l'héritage paternel, formaient un intéressant musée local où les visiteurs affluaient du dehors et dont toute la ville connaissait au moins l'existence. M. Prosper Mérimée y passa. Il admira longuement la Vierge, puis s'en alla en disant, avec une courtoisie parfaite et une insigne gravité :

— Cette Vierge est exquise, monsieur. Si j'étais capable d'une mauvaise action ou d'une œuvre pie, je la volerais...

M. Lavernotte en rougit d'orgueil, mais ses vieux remords lui revinrent. Il se remit inutilement à la recherche de la veuve Chapatte. L'abbé Dolivot de Salzy, son vieil ami, n'était plus là pour le calmer : il avait passé à un monde meilleur, sans avoir vu, pour sa consolation, l'avènement d'un Bonaparte. Enfin, le confesseur de M. Lavernotte lui conseilla de faire, en son âme et conscience, une estimation de la statue et d'offrir, en compensation et satisfaction de justice, à quelque œuvre charitable, la somme dont il se jugeait débiteur.

Le temps passa. M. Lavernotte, vers 1890, n'était plus jeune, mais il jouissait d'une santé parfaite d'esprit et de corps. Il s'entêtait à marcher sans bâton et on le voyait courir par la ville d'un pas si menu et si rapide qu'il semblait faire tourner à ras terre d'invisibles pédales. Chaque matin, de fort bonne heure, il se rendait à son musée où il servait souvent de guide aux visiteurs. De nombreux étrangers venaient, à la belle saison, des Anglais, des Russes, des Américains. Si des Allemands se présentaient, M. Lavernotte, qui avait sur le cœur le bombardement de 70 et le terrible danger qu'avaient couru ses vitrines, se faisait remplacer par la concierge. Cette bonne femme connaissait impeccablement ses ritournelles de cicérone, mais elle avait consigne formelle de ne pas ouvrir la bouche devant la Vierge, afin de laisser les gens l'admirer en repos, avec tout le recueillement convenable.

Il vint, un jour, un très vieux prêtre que M. Lavernotte trouva, dans les salles du rez-de chaussée, devant les antiquités gallo-romaines. Aux premiers mots échangés avec cet inconnu, l'archéologue fut frappé de sa science profonde et de la délicatesse de son goût artistique. Il jubilait tout bas en songeant à l'émerveillement qu'allait lui donner la fameuse statue.

Le vieux prêtre la vit, recula, chancelant sur lui-même, enleva son chapeau qui semblait encore porter la poussière du grand séminaire, le mit sous son aisselle gauche, joignit les mains et demeura longuement, balbutiant avec une ferveur éperdue :

— O pleine de grâce, pleine de grâce... Béni, béni soit le fruit de vos entrailles !...

Et il était si beau que M. Lavernotte, interdit, regardait tour à tour ce visage extasié et le visage souriant de sa Vierge.

Enfin, le vieux prêtre se couvrit, ainsi que l'archéologue l'en avait prié dès l'abord, parce que les salles étaient fraîches ; il tira vivement sa tabatière, comme pour y chercher au plus vite remède à son émotion, puis, traçant un geste éloquent de ses deux doigts qui pinçaient la prise :

— Est-ce beau ! disait-il d'une voix entrecoupée. D'où vient-elle donc ? Vous avez dû payer cela un prix fabuleux.

M. Lavernotte secoua mélancoliquement la tête. Il raconta toute l'histoire.

Le vieux prêtre ne lui fit aucune réflexion sur son cas de conscience. Il dit :

— Que les gens d'autrefois étaient heureux de pouvoir prier devant de semblables chefs-d'œuvre ! Je suppose bien que, pour le plaisir que vous donne cette belle Sainte Vierge, vous lui récitez, de temps à autre, un petit *Ave Maria* ?

— Ma foi, monsieur l'abbé, l'idée ne m'en est jamais venue. On ne peut pourtant pas changer les musées en églises...

— A mon avis, cela vaudrait encore mieux que de changer, comme le font tant de chrétiens, les églises en musées... Mais n'ayez crainte. Je sais que nous vivons sur terre. *Est modus...* Je voudrais seulement que les gens profitent de toutes les occasions pour se grandir l'âme. Et quel plus beau chemin que l'Art pour monter à Dieu ? Tenez, permettez-moi tant de familiarité. Nous sommes contemporains, nous nous entendons sur beaucoup de choses. Vous avez toujours été croyant, bon chrétien, pratiquant. Je parie que le jour où vous avez fait cette découverte, vous en avez oublié votre prière du soir !...

M. Lavernotte dut l'avouer. Il y avait cinquante ans de cela, mais c'était la grande journée de sa vie. Il avait passé la soirée à écrire une lettre enthousiaste à M. de Montalembert et s'était mis au lit tout droit, pour rêver à la gloire.

— Monsieur, continua le prêtre, en passant de temps à autre entre ses yeux et ses verres de lunettes son grand mouchoir rouge à fleurs noires, je me réjouis que cette admirable statue soit entre vos mains. Si vous l'aviez rendue au culte, quelqu'un de mes confrères, avec les meilleures intentions du monde, l'aurait peut-être renvoyée dans une boutique de brocanteur. On l'aurait embarquée ensuite pour l'Amérique. Vous me parliez d'une dette de justice. Je vous félicite de vous en être soucié. Trop de chrétiens se tirent d'affaire avec de bonnes paroles, avec « l'amour de Dieu », comme ils disent. Dieu n'aime pas que les autres battent monnaie, comme cela, dans ses États. Mais il y a aussi des dettes de piété. Il y est très sensible. A dix *Ave Maria* par jour, mettons pendant cinquante ans, comptez voir ce que vous devez. En voilà une dette ! Oh ! de tout ce que je vous raconte, ne retenez que l'esprit, la lettre tue. Quand je réfléchis aux rapports de l'Art et de la Religion, je m'inquiète un peu du train que prend le monde...

— Mais, n'admettez-vous pas, dit M. Lavernotte, que le renouveau esthétique moderne profite à l'esprit religieux ?

— Je le souhaite de tout cœur. Et, certes, les âmes gagnent à la culture du goût, et nous lui devons ce qui reste de respect, dans notre société, pour les signes du divin ici-bas. Mais que de déviations à redouter ! Quelle tristesse que ces âmes postiches qu'on se fabrique par ce cabotinage de sacristie ! Les gens ont soif de religion, ils en demandent à tout venant, ils oublient d'en chercher en eux-mêmes. On déballe à plaisir

devant eux toute la défroque des vieux siècles chrétiens, la corde de saint François, la chape de saint Athanase, les sandales de Sérapion. Ils mettent cela dans une vitrine Louis XVI ou sur une étagère, entre un poème érotique et une figurine japonaise... et ils se croient justifiés. Pensez-vous que le niveau moral de ces amateurs gagne grand'chose à l'intérêt qu'ils portent aux vieilles chasubles ?... Mais pardonnez cette homélie à un ancien missionnaire de campagne. Voici, là-bas, des dames anglaises qui attendent vos explications. Merci encore, monsieur, merci. Quelle merveille vous avez là ! Croyez-moi, si je n'étais pas sûr, à mon âge, d'aller la voir, sans trop tarder, dans son paradis, cette toute belle Mère de Dieu, je ne dis pas que je viendrais vous la dérober, mais je serais jaloux de vous, ma parole, je serais jaloux...

M. Lavernotte expédia ses Anglaises au plus vite, désireux de rattraper son visiteur et de lier plus ample connaissance avec lui. Il ne le retrouva pas plus que la veuve Chapatte. Le registre portait une signature, d'un griffonnage de vieillard, illisible. Personne, en ville, ne connaissait ce prêtre.

Quand la concierge entra dans la grande salle, le lendemain matin, aux premières heures, pour épousseter les vitrines, elle s'arrêta, suffoquée, sur le seuil, et sortit à reculons en tirant doucement la porte.

— Grand Dieu ! pensait-elle, on me disait bien que ce pauvre cher monsieur retournait à ses enfances. On ne l'aurait pas cru. Un si digne homme !..

M. Lavernotte était à deux genoux, devant sa statue, les mains jointes. Il commençait à payer les arrérages de sa dette.

PAUL CAZIN.



Les allocations familiales⁽¹⁾

II

Nous terminions notre article précédent par cette conclusion :

La thèse du salaire familial suppose une hypothèse, à savoir que, dans l'ensemble de la société considérée, les charges de famille soient notables et à peu près égales chez la masse des intéressés.

Au contraire, lorsque la grande majorité des adultes n'a plus ou presque plus d'enfants, et qu'une minorité de familles continuent seules à peupler leurs foyers, cette thèse doit être amendée ; elle doit indiquer des ressources autres que le salaire, de façon à atteindre, par ce nouveau moyen, l'équilibre cherché entre les charges et les ressources des chefs de famille.

Nous voudrions aujourd'hui montrer que cet amendement est, non seulement inévitable en pratique, mais parfaitement justifié en théorie ; nous voudrions aussi en préciser la portée.

Du même coup, nous aurons dissipé une inquiétude très légitime qui se manifeste dans les milieux ouvriers et syndicaux.

* * *

Un principe n'est susceptible d'exception ou de correctif qu'à la condition de n'être pas absolu ou premier.

Or, c'est le cas pour le principe du salaire familial.

Pour l'établir, on a fait appel à un principe plus élevé, à savoir que la famille doit vivre ; c'est parce qu'on trouvait, dans la rétribution du travail du chef de famille, le moyen le plus propre et le plus convenable de pourvoir à la subsistance de la famille, qu'on a conclu : le salaire familial s'impose.

(1) Voir *La Revue catholique des idées et des faits* du 2 janvier 1925.

Mais, si, étant données les mœurs d'une époque, la rétribution du travail du chef de famille cessait d'être le moyen le plus propre et le plus convenable de pourvoir à la subsistance de la famille ; si même, comme nous l'avons montré, cette norme des rétributions se retournait contre la famille au point d'en compromettre l'existence, il faudrait conclure à la nécessité d'un tempérament ou d'un correctif.

Ainsi en va-t-il dans toutes les matières du même genre. Prenons, par exemple, la propriété privée. C'est un principe, mais dominé par un autre principe, et donc conditionné par lui, à savoir que le régime des biens doit permettre la tranquille jouissance et la mise en valeur des choses matérielles, tout en sauvegardant l'ordre, la paix et une liberté convenable. Quand le droit de propriété devient incompatible avec ce but, qui est sa raison d'être, il cesse, ou se tempère, ou se corrige. Ainsi se légitime l'expropriation pour cause d'utilité publique, diverses adaptations du droit de propriété aux nécessités sociales, et même le droit du pauvre, dénué de tout autre moyen d'existence, de prendre ce qui serait indispensable à lui sauver la vie

* * *

Il en va de même du salaire familial. Si de très graves motifs d'ordre moral et social le demandent, il peut et il doit être tempéré et adapté aux conditions nouvelles.

Or, ces motifs existent ; nous l'avons démontré.

A ceux qui en douteraient encore et qui attendraient des constatations ou une sorte de démonstration expérimentale, nous dirions : ces constatations, cette démonstration expérimentale, il ne tient qu'à vous de les faire ; commencez une enquête ; recensez les ménages de votre arrondissement ; notez leur composition ; visitez les familles nombreuses ; informez-vous de leurs ressources ; mesurez leurs besoins ; puis, essayez, au moyen des dites ressources, de leur dresser un budget en équilibre, tout en leur laissant un niveau de vie humaine et socialement acceptable. Vous serez vite édifié et vous reviendrez de cette enquête avec une profonde admiration pour l'ingéniosité, pour la modération, pour les sacrifices de ces familles, et avec la conviction qu'elles n'arrivent que par des prodiges à nouer les deux bouts, et même que, très souvent, elles n'y arrivent pas.

Il n'est pas bon, il n'est pas moral, il n'est pas juste que les familles qui respectent les lois de la nature et qui assurent la défense et la prospérité de la société où elles vivent, ne soient pas dotées d'un droit aux ressources qui leur sont nécessaires pour subsister et remplir leur mission sociale.

Il faut donc corriger la théorie du salaire familial dans la mesure où l'exige la vie des familles nombreuses.

* * *

Mais quelle est cette mesure ?

Ici, nous allons faire une constatation consolante, et qui va lever bien des hésitations.

Quand on observe les expériences faites en matière d'allocations familiales, on est frappé par cette constatation que le coût des dites allocations est relativement très peu élevé.

Comparé au coût des salaires, il est quasi insignifiant !

Le barème d'allocations familiales le plus répandu en Belgique, dans la grande industrie, est de 10 francs par mois pour le premier enfant ; 20, pour le second ; 30, pour le troisième ; 40, pour chacun des suivants. Ce qui aboutit à 1 fr. par jour et par enfant, pour une famille de six enfants.

Or, comparées aux salaires payés à l'ensemble du personnel des entreprises considérées, ces allocations représentent de 1 à 1 50 fr. %.

Si donc, — pour mettre toutes choses au pire, — on était amené à prendre sur les salaires seuls le total des sommes nécessaires aux allocations, on diminuerait les salaires de 1 à 1,50 %. C'est-à-dire que l'ouvrier qui gagne actuellement 20 francs par jour devrait abandonner de 0,20 à 0,30 fr. par jour, pour être convertis en allocations familiales !

Pour un léger tempérament, voilà qui est un léger tempérament.

Imaginons maintenant que l'application du système des allocations familiales progresse, comme nous l'espérons bien, et qu'on en vienne à doubler les barèmes actuels ; nous arriverions à des allocations représentant 2 à 3 % des salaires ; c'est-à-dire que l'ouvrier qui gagne actuellement 20 francs en gagnerait 19,60 ou 19,40 !

* * *

On voit qu'il ne s'agit pas de passer du salaire familial au salaire individuel ; qu'il ne s'agit pas de diminuer les salaires des deux tiers, ni de la moitié, ni même d'un tiers. On est dans l'ordre des 2 ou 3 %.

Il ne s'agit même pas de diminuer en quoi que ce soit le total des

sommes payées en rétributions diverses au personnel salarié ; mais uniquement de répartir les sommes affectées à ces rétributions de telle façon que, par un très léger prélèvement opéré sur le salaire proprement dit, les chefs de famille puissent recevoir le supplément de ressources nécessaire pour l'entretien de leurs enfants.

Encore avons-nous raisonné dans l'hypothèse où le total du montant des allocations familiales serait pris sur les salaires. Mais pourquoi ne procéderait-on pas ici comme on a procédé dans des cas analogues ? Pourquoi ne demanderait-on pas une part au travailleur, une part au patron, une part aux pouvoirs publics ? On l'a fait pour les pensions de vieillesse ; on le fera demain pour toutes les autres assurances sociales. On l'a fait et on le fera, pourquoi ? Parce que c'est le seul moyen de résoudre pratiquement un problème social qui devait être résolu.

Ne pouvons-nous pas en dire autant, — et à fortiori, — de ce terrible, de ce tragique problème social que devient, chaque jour davantage, la subsistance de la famille nombreuse ?

C'est, en vérité, le sort de la société qui se joue.

Ce problème sera résolu ou bien la génération qui se lève, déjà plus rare que celle qui la précédait, ne laissera personne après elle pour la remplacer.

VALÈRE FALLON, S. J.,

Professeur au Collège Philosophique de Louvain.



Ses amis ⁽¹⁾

Il est l'ami des publicains et des pécheurs.
(ST MATHIEU, XI, 19).

Parmi les familles le plus notoirement crapuleuses du quartier des houilleurs, la plus considérable par l'influence était sans conteste celle des Marouf.

Charretier de son métier, mais plus souvent maquignon, lutteur de baraque, tripoteur, recéleur, apte à toutes les besognes interlopes, se moquant hautement de Dieu, du diable et de la police, le père Marouf exerçait une autorité morale prépondérante sur toute la tourbe des environs.

La rare puissance de son gueuloir, habitué à commander aux chevaux, sa carrure, la vigueur de son coup de fouet, sa capacité de boisson et sa compétence dans la filouterie lui valaient dans ce milieu un ascendant et un crédit, un respect qui tenaient du fétichisme.

Sa digne et colossale compagne, aussi vigoureuse de biceps et aussi forte en verbe que lui, partageait cet empire dans le monde des pois-sardes.

Ils élevaient un nombre indéterminé d'enfants et l'on se fût demandé, à voir la nichée en liberté dans la rue, comment tout cela pouvait tenir dans les trois chambres de leur baraque. La « rue » est d'ailleurs une façon de parler, la dite baraque étant sise au bout d'un de ces terrains vagues en cul-de-sac appelés « cours » dans le pays, où viennent échouer toutes les écumes de la misère.

La « cour » donnait sur la partie la plus patibulaire de la chaussée. Son entrée était marquée par deux piliers écornés. Ce pas franchi, on se serait cru dans quelque village dévasté du front : toutes les anciennes maisons, minées par la houillère, étaient ruinées, démolies, rongées jusque près du sol. Et, sur les décombres bosselés, des masures noires, pourries, gondolées, au carton bitumé squameux, avaient poussé comme d'affreux champignons.

Les Marouf y étaient à l'aise pour exercer leurs douteux métiers. Personne ne se serait hasardé à aller visiter au fond de ce coupe-gorge, l'appentis où soufflaient les deux chevaux que le bonhomme possédait (?) et qui d'ailleurs changeaient de forme, de couleur et même de nombre d'étonnante façon.

Les gosses vaguaient demi-nus à l'aventure, les aînés s'exerçaient déjà au fouet et à la ribote. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu un Marouf à l'église. Tous les efforts du curé pour faire faire la première communion aux plus grands, qui avaient quatorze et quinze

ans, avaient échoué, malgré une alléchante offre de costumes. Le Père N... y ayant fait une tentative s'était buté à un mutisme méprisant : la Marouf avait simplement continué sa besogne sans le regarder.

Maggy décida de faire la conquête de la tribu.

Un soir elle s'égara au fond du cul-de-sac. Assise devant la porte, un mioche à chaque pied, les masses de chairs ballantes sous le calicot gonflé, la tête casquée d'un pyramidal chignon, la Marouf pelait des pommes de terre. Sans s'interrompre, elle observait Maggy.

— Tiens, fit celle-ci, ça ne continue pas, cette rue ?

— Vous voyez bien que non. Où allez-vous ?

— A Saint-Nicolas.

— Là, à gauche, la rue Ferrer.

— Merci bien, madame. Il fait chaud, n'est-ce pas ?... Dites, est-ce que vous ne pourriez pas me donner un verre d'eau ? Je meurs de soif.

La maritorne avait fini de peler. Elle rentra et, sans mot dire, tendit le verre demandé. Maggy s'assit et se mit à boire à petits coups.

— Vous êtes bien gentille, madame... Oh ! quels jolis enfants ! Vous en avez, ma foi ! Pas facile, hein, d'élever une nichée comme ça ?

— Non !

Maggy en prend un sur ses genoux, le fait danser, et distribue des bonbons.

— Dites, vous avez été si aimable... Est-ce que je ne puis rien vous offrir pour les petits ?... Du linge, des vêtements ?

— Oh ! ça fait toujours plaisir. La vie est dure à ç't'heure.

— Bon, je vous en apporterai. Donc, à gauche, n'est-ce ? Merci. Au revoir, Madame.

Les jours suivants elle les accabla de présents. Eux-mêmes venaient la trouver à la maison : les Marouf étaient ravis d'avoir trouvé une bonne oie à plumer. Le Père N... l'apprit.

— Maggy, lui dit-il, vous vous faites rouler.

— Ce sont des malheureux, répondit-elle. Si on devait toujours éviter de « se faire rouler », on ne ferait jamais la charité.

— Mais à quoi comptez-vous aboutir ?

— A les amener au bon Dieu.

— Allons, allons. On ne change pas ces gens comme cela ! Oui, quand ils seront malades, peut-être...

— Père, si même je ne réussis pas, j'aurai du moins fait la charité. Cela me suffit.

Pour elle, en effet, la charité n'était pas seulement un moyen d'apostolat : elle avait sa raison d'être, son sens en elle-même. Elle voyait des gens, qui pour rien au monde n'eussent fait l'aumône à un mécréant — elle connaissait des sociétés de Saint-Vincent-de-Paul où la condition *sine qua non* du subside était de montrer patte blanche. Cela la blessait : ce n'est point là, se disait-elle, la charité du Christ : la charité a son sens en elle-même, elle se suffit à elle-même, indépendamment de toute considération extrinsèque, de tout but secondaire, de tout mérite de la part du pauvre. Tout pauvre a un titre à la charité, en vertu même de sa pauvreté et non pas de sa conduite. Toute misère doit être secourue, et devant la pitié toute acception de personne, de mœurs et de religion doit s'effacer.

Et si on veut établir une échelle de préférence et considérer l'aumône comme instrument d'apostolat, c'est précisément aux plus indignes qu'il faut aller d'abord, à l'exemple du Sauveur : ils sont plus à plaindre, et c'est chez eux que la charité aura une vertu apostolique ; en prenant soin des corps on atteindra les âmes. L'aumône n'est pas une récompense. Exiger la vertu avant de prêter secours, c'est mettre la charrue devant les bœufs. Il est vrai que c'est plus commode.

Toute l'action de Maggy tiendrait dans cette formule : gagner ces pauvres gens par une bonté excessive, sans calcul, jusqu'au sacrifice, laisser son cœur librement s'émouvoir sur leur misère afin que le leur s'émût sur sa bonté. « Si vous pouvez voir la misère sans la secourir, dit-elle souvent, moi je ne saurais pas. » Elle observait à leur égard le précepte du Maître : « Aimez-vous les uns les autres comme Moi Je vous ai aimés » ; et leur ayant montré que sa charité était bien celle du Christ qu'elle leur proposait, elle était tout près d'en faire des chrétiens.

Au bout de peu de temps, elle eut attiré les deux grands Marouf chez elle, pour « leur donner des leçons particulières : il faut de l'instruction pour réussir dans la vie, aujourd'hui... Elle leur apprit le catéchisme, et, le moment venu, elle n'eut qu'un mot à dire pour décider de la première communion. Déjà les parents voyaient en elle autre chose qu'une oie à plumer : sa charité, au-dessous des dures

(1) Du livre *Maggy* qui paraîtra prochainement.

écorces, leur avait touché le cœur, ils l'avaient prise en affection et auraient fait n'importe quoi pour Mademoiselle Mâgritt.

Maggy s'était chargée des costumes. Mais au dernier moment elle se trouva sans argent : elle n'avait que de quoi en acheter un. La mère Marouf prit son air le plus protecteur : « Je vous aiderai, dit-elle. Je ferai l'autre : j'ai justement une pièce de coutil. » Et Maggy la remercia.

Après cela, elle leur proposa d'envoyer les enfants en classe chez elle : et toute la progéniture Marouf émigra de l'école socialiste à celle des Sœurs de Sainte-Marie.

Maggy allait maintenant donner le catéchisme chez eux, devant les terribles parents, qui écoutaient, attentifs et sympathiques, et faisaient ensuite répéter les gosses. Elle en rapportait chaque fois des puces, ce qui lui était plus intolérable que le cilice : et comme saint Labre elle s'en réjouissait.

Elle fit si bien qu'à l'approche de Pâques elle put parler de confession. Ce fut dur, la dernière semaine elle dut batailler, multiplier les attaques, enfin elle les amena. Et le jour de Pâques toute la famille Marouf était à la Sainte Table !

Tandis qu'ils faisaient, pieux comme des nonnettes, leur action de grâces, Maggy sortit de l'église et alla commander deux grandes tartes chez le boulanger. Puis elle les attendit près du porche.

— Eh bien ! on est content ?

— Oh oui ! Mzlle Mâgritt !

— Venez avec moi chez Lismont : il y a quelque chose pour vous.

Les tartes furent portées triomphalement, et, en prenant congé de Maggy au coin, ils lui dirent :

— Merci, Mzelle Mâgritt. Tout à l'heure nous serons au salut.

Depuis, ils furent parmi les plus fervents de l'œuvre flamande.

Conversion intéressée, dira-t-on. Non pas : l'orgueil des Marouf était bien incapable de pareil compromis ; aussi bien leur volte-face leur valut plus d'ennuis que de profit. La douce main de Maggy avait retourné leurs âmes.

Ils ont d'ailleurs continué à venir à la messe et à communier fréquemment, après la mort de Maggy. Et le jour où ils reçurent la nouvelle de cette mort, on vit des larmes jaillir des redoutables yeux de l'ancienne mégère.

Cette conversion atteignit tout le quartier, et depuis lors, quand les Pères ou le Curé passent par là, ils se voient salués à presque tous les seuils par un amical et respectueux « goeden dag ».

Après la guerre, j'allai voir les Marouf.

— Ah ! dit la mère, vous êtes le frère de Mademoiselle Mâgritt ! Elle aimait tant venir chez nous, parce qu'ici au moins elle pouvait parler à des gens convenables. Et elle avait tant de plaisir à s'amuser avec les enfants ! Et elle était si bien reçue ! On faisait tout pour lui faire plaisir : ainsi, c'est moi qui lui ai fait le costume pour la première communion du grand.

* * *

A cette époque, un spirite, installé aux environs du couvent, travaillait activement les Flamands. Maggy se mit en devoir de lui faire échec, et il trouva dans cette petite fille un redoutable adversaire. Maggy démolissait partout son œuvre, et parvint à convertir des spirites convaincus. Son procédé, au reste, demeurait le même : la prière et la charité.

Elle avait demandé des livres traitant de ces questions et avait passé de longues heures à les étudier. Elle s'aperçut bien vite que cela ne suffisait pas.

Une certaine dame Siffert, créature étrange et fermée, fréquentait assidûment les tourneurs de tables, pour avoir des nouvelles de son mari qui était au front. Elle avait pris en haine la religion. Chaque fois qu'elle apercevait le Père, elle fermait violemment sa porte, et, collant à la vitre son visage aux effrayants yeux noirs, elle le regardait passer avec un sourire sarcastique.

Il y envoya Maggy.

— Ne lui en dis pas trop, dit Jeanne, qui en avait une vraie terreur.

— Prie, avait répondu Maggy. Il faut que je l'aie.

Dès qu'elle eut reconnu « la demoiselle de la Hesbaye », l'Erinnye eut un geste violent pour la chasser. Mais le sourire de Maggy la désarma.

— Êtes-vous déjà venue à la rue de Hesbaye ? lui demanda celle-ci le plus naturellement du monde.

— Moi, à l'église !... Jamais, entendez-vous ? Je prie chez moi je crois en Dieu, moi, et Dieu est partout, et je n'ai pas besoin de vos

baragues pour le trouver. Je me confesse à Dieu, moi... Et je le prie peut-être plus que vous !

Maggy se rappela ses livres.

— Ce que vous faites là est bon, mais cela ne suffit pas : Dieu veut qu'on Lui rende un culte public aussi...

— Un culte public ! Laissez-moi la paix, avec votre culte public !... Dieu veut être adoré en esprit et en vérité : c'est dans l'Évangile.

Longtemps elles discutèrent ainsi. Et quand Maggy se retira, elle eut l'impression très nette qu'elle n'avait fait que l'ancrer dans ses idées.

Le lendemain elle alla reporter au Père ses livres :

— Tenez, lui dit-elle, voilà tous vos chiffons ! Ce n'est pas à l'esprit de ces gens qu'il faut parler, mais à leur cœur.

Elle pria pendant trois jours, puis renouvela la tentative.

— Écoute, Jeanne, dit-elle, tu te mettras dans un coin, et tu prieras tout le temps que je parlerai. Tu verras.

Quand elles parurent, la spirite eut un ricanement, et de nouveau voulut les chasser.

Maggy lui prit la main.

— Vous m'intéressez, lui dit-elle. C'est amusant de discuter, n'est-ce pas, quand on est de bonne foi ; et on apprend toujours.

— Oh ! sûr, que je suis de bonne foi, moi ! Ce n'est pas comme...

— Mais ce n'est pas pour cela que je viens. Je vous aime bien, à cause de votre franchise : et l'autre jour j'ai pensé à votre mari. C'est triste, n'est-ce pas, d'être sans nouvelles de ceux qu'on aime.

— Oh ! oui, allez ! c'est triste... Si seulement...

— Écoutez, j'ai un moyen sûr de correspondre avec eux : voulez-vous lui écrire une lettre ? Je la lui ferai parvenir, et vous aurez une réponse sans tarder.

— Vrai ?

— Oui, j'ai mes frères au front, et cela réussit très bien.

— Ah ! vous avez des frères là-bas ?

— Trois.

Le contact établi, la conversation s'engagea. Jeanne, silencieuse, pria dans un coin. Peu à peu Maggy fit dévier l'entretien sur la religion, sur la douceur de servir Dieu, sur la joie merveilleuse que goûte l'âme après une bonne confession.

Et soudain, chez l'autre, le fiel revint à la surface :

— Ne me parlez pas de ça !

Et ses yeux lançaient des flammes sombres.

— Ne me parlez pas de ça. Sinon... !

— Mais voyons, vous aimez le bon Dieu, n'est-ce pas ?

— Oui, j'aime le bon Dieu, oui, j'aime le bon Dieu... plus que vous !

— Mais alors, il faut faire ce qu'il vous demande.

— Dites, vous n'allez tout de même pas me faire la leçon, sans doute ?

Elle s'était dressée, blême et tremblante de colère.

Maggy lui prit la main, et la tenant sous son regard avec infiniment de tendresse et de douceur :

— Calmez-vous... Pauvre madame Siffert ! Dites, vous voulez faire plaisir à Jésus, n'est-ce pas ? Vous ne voulez pas, tout de même, Lui faire de la peine... Il a été si bon pour nous !

Et, longuement, elle se mit à lui parler du Christ, du doux enfant de Bethléem, des souffrances et des larmes du Sauveur. Pieusement, elle repasse toute la vie bénie qu'elle a tant méditée ; et on entend l'amour qui chante dans ses paroles, et un frémissement fait trembler sa voix quand elle parle de la Passion, de Jésus, comme si elle allait pleurer...

Et voici que tout à coup l'effrayant visage jaune change, deux larmes tombent des grands yeux ténébreux, sur la main de Maggy. Et comme celle-ci veut parler :

— Taisez-vous, lui dit l'autre, gémissante, ne parlez plus...

Et elle continue à pleurer en silence. Puis elle regarde Maggy dans les yeux :

— Écoutez, dit-elle, je ne vous promets pas... mais je réfléchirai... Je crois que vous avez raison... Mais si je retourne, je veux que ce soit sérieux... et... je veux faire d'abord une bonne confession.

Quelques jours plus tard, elle était agenouillée près d'un confessionnal. Elle y était depuis trois quarts d'heure déjà, hésitant, se tordant la conscience. Maggy s'approcha d'elle :

— Voulez-vous que j'appelle le Père ?

La femme avait la figure toute baignée de larmes.

« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE
MERVEILLEUX QUI
RÉUNIT LES QUALITÉS
LES PLUS PRÉCIEUSES
AUX QUELLES ONT AI
PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS
PNEUMATIQUES.
IL EST INCOMPARA-
BLE PAR SA CON-
STRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT AR-
TISTIQUE.

TÉL. : B. 28586

Magasins de Vente : 14, rue d'Arenberg, 14, Bruxelles

Simonet Deanscutter
Joaillerie. Orfèvrerie. Horlogerie

GRANDS PRIX
Lège - 1905
Bruxelles 1910
Gara 1913.

72 Rue Couderberg
(Maison de la Cour)
Bruxelles

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 90.000.000

Réserves : 20.250.000

Succursale de Bruxelles

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

« BRUXELLES-MARITIME », 30, Place Saintelette.

VILVORDE, Rue de Louvain.

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain Placez-le à court terme au CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, qui bonifie actuellement :

en compte de QUINZAINE : (préavis de 3 jours)	5,00 %
en compte à UN MOIS : (préavis de 3 jours avant le 15)	5,00 %
en compte de SIX MOIS : (au 5 ou au 20 du mois)	5,25 %

avec facilité de retrait anticipé :

1°) après le cinquième mois	5,20 %
2°) après le quatrième mois	5,15 %
3°) après le troisième mois	5,10 %
4°) après le deuxième mois	5,05 %
5°) après un mois	5,00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 Frs minimum et multiples de 500 Frs

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTEMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

Téléph. : 32194

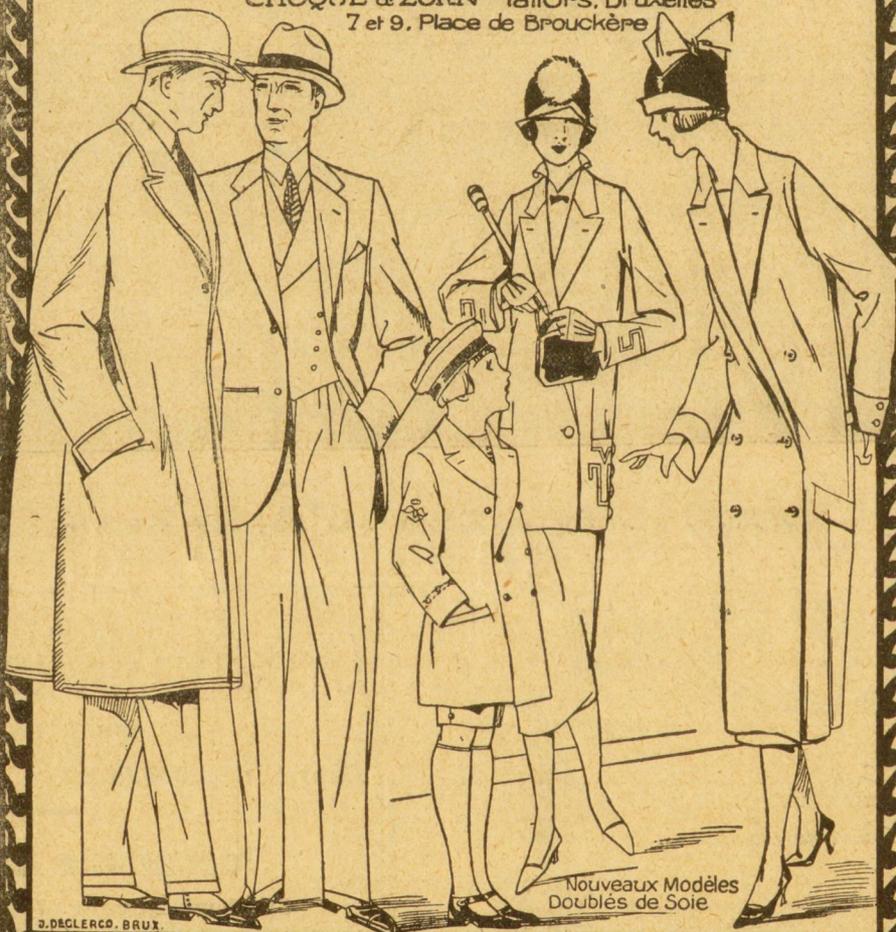
PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9
Rond Point de l'Avenue de Tervueren (Cinquantenaire)

COMPAGNIE ANGLAISE

CHOQUE & ZORN Tailors, Bruxelles
7 et 9, Place de Brouckère



Nouveaux Modèles
Doublés de Soie

RAGLAN · COSTUME VESTON · VAREUSE · COSTUME TAILLEUR · MANTEAU TAILLEUR
220^f 240^f 110^f 290^f 250^f

VENTE RÉCLAME

des Nouveaux Modèles de demi Saison
pour Messieurs, Dames et Enfants.

TOUTES LES FORMES DE VÊTEMENTS. TOUS LES ÉTALAGES.

— Je le ferai bien, dit-elle, mais je veux me confesser comme il faut.

Le lendemain, transformée, rayonnante, elle communiait avec grande ferveur ; une étonnante sérénité flottait sur son visage pâle et dans ses beaux grands yeux, doux comme du velours noir.

Elle et Maggy devinrent deux grandes amies.

* * *

Dans une chambre unique, étonnante arche de Noé où l'on avait rassemblé paillasses et marmites, cuve à lessive et cuisinière, caisses à lapins et caisses à gosses, croissait et se multipliait la famille Vanderbiest. Père, mère, et six enfants — un septième annoncé : la misère noire.

L'habitude de lutter contre la disette leur avait fait des âmes brutales et des poings prompts aux coups. On n'usait là que d'un minimum de paroles, le père, les dents serrées, ayant toujours l'air de mâchonner quelque chose (il n'était guère au logis d'ailleurs que pour dormir); les gosses aux yeux inquiets habitués à obéir aux seuls regards de leur chef, la mère Vanderbiest.

Nerveuse, râblée, courte d'encolure, les mâchoires énormes barrées d'un pli méprisant et moqueur, les petits yeux jaunes extraordinairement incisifs et méchants, elle avait l'air, dans ses sabots tapageurs et son jupon relevé sur le ventre, d'un buffle toujours prêt à foncer.

Le Père N..., à sa première tentative de visite, avait, à peine paru, attrapé la porte au nez.

Il y était retourné, armé de son plus avenant sourire, et avait trouvé la virago dans sa lessive.

— Bonjour, madame Vanderbiest, avait-il chanté, agitant le rameau d'olivier.

L'autre avait immédiatement baissé les cornes.

— Il paraît que vous êtes de Munsterbilsen, madame ? Ce sont des gens énergiques par là, hein ?...

— Oui, énergiques, avait-elle grogné aussitôt... Oui !... A la porte !

Et elle avait brandi un torchon d'un geste si menaçant que le Père n'avait eu le temps que de disparaître pour éviter une catastrophe.

C'était pourtant un maître en apostolat, que le Père N... Entreprenant, plein de zèle et de charité, s'entendant à merveille à parler à ces gens, très doux et, avec cela, excellent à bousculer les dernières hésitations, il faisait pêche miraculeuse. Mais voilà, son habit de moine avait absolument trop l'air d'une homélie, et sa seule vue avait le don de mettre en rage des gens comme les Vanderbiest, qui ne voyaient dans un père brun qu'un curé de l'espèce la plus virulente.

Il fallait dans ces cas la rescousse de l'apôtre laïque, au costume anonyme. Le Père, alors, s'adressait à Maggy.

Quand elle entra, la dégoûtante nichée était à table autour d'une poêle commune. La mère mordait dans une patate qu'elle tenait dans sa grosse main.

— Bonjour, madame Vanderbiest ! C'est-il bon ?

Pour toute réponse elle se fourra en bouche le reste de sa patate, tout en vrillant Maggy de ses yeux fauves.

— Il paraît que vous avez un fils au front, madame ?

— Oui, mon Albert. Connaissez ?

— Non, mais...

Maggy avait touché, avec sa finesse toute féminine, l'unique corde sensible de cet être coriace. Cette femme était mère. Elle cligna de l'œil et se leva en bousculant sa chaise. D'une cheminée encombrée de loques elle tire un portrait, l'essuie du coude, et, le montrant à Maggy :

— C'est ça, mijn Albert, dit-elle.

Et un sourire d'orgueil illumine son groin.

Puis elle le contemple elle-même, attendrie :

— Och ! Pauv' garçon !... Et nin ce on' seule nouvelle !...

Et là voilà qui se met à pleurer énergiquement. Et Maggy a tellement compassion de cette grosse douleur de mère, qu'à elle aussi les larmes lui viennent aux yeux.

— Madame, donnez-moi le numéro de son régiment, à votre Albert, je vous donnerai de ses nouvelles, moi.

— Och, juffer, si vous pouviez faire ça !... Pinsez, dji n'sais même nin s'il n'est nin mort, li pauv' ! C'est tout de m...

Et de grosses larmes coulent de ses petits yeux.

— Avant un mois vous en aurez, des nouvelles, je vous le promets. J'ai aussi des frères au front, moi.

— Ah ! vous... Silence, canaille ! crie-t-elle, en essayant de son

tablier une dernière larme, à un rejeton négroïde qui disparaît aussitôt sous sa chaise. Ah ! v's avez des frères là-b...

Un regard fulgurant fait rentrer un autre mioche sous le lit.

Et quand elle a définitivement rétabli l'ordre dans la place, elle entre en grande conversation avec Maggy. Et Maggy s'informe de sa misère, et elle, de répandre son fiel contre les riches, et contre les Pères, et de déverser toute l'amertume trop vraie que la souffrance a amassée dans son âme.

— Oh ! dit Maggy, vous ne les connaissez pas, les Pères : ce sont de si braves gens...

— Ouais, brâf gins ! brâf gins ! Avec ça et cent sous...

— Tenez, voici ce que le Père m'a donné pour vous : vous ne lui avez pas laissé le temps, l'autre jour.

— Ah !

Quand Maggy sort de là, elle est l'amie de la maison. Le Père commence à l'être aussi.

C'est alors que Maggy fonda une œuvre de correspondance avec le front, avec l'aide de quelques-uns de ses Flamands. Et cela lui permit de ramener la joie dans maints foyers.

Quelques jours après sa première visite, elle reparut un soir dans l'arche. Elle trouva la Vanderbiest couchée sur sa paillasse, les yeux dilatés, attendant un bébé, et l'homme à la maison.

— Si c'est pas on' misère, geignait-il. V'là l'gosse qué va venir, et rin po lui mett' ! Pas on' loque ! Is dat niet schrikkelijk, juffer, zeg?...

Et c'était affreux, en effet, de penser qu'un pauvre petit être allait naître là, dans ce lieu abominable, sans linges, sans maillot, sans rien, comme un chat.

— Rin di rin ! gémissait le père... A va crever, c'gosse-là !

— Pour quand est-ce ?

— Eh ! po demain, sins dote.

Pauvre Maggy ! Toute cette souffrance était entrée dans son cœur à elle, et voici qu'elle se rappelait qu'elle n'avait plus rien ! Encore quelques sous dans sa bourse : elle avait tout donné.

Que faire ? se demandait-elle en redescendant la rue. Que faire ? On ne peut tout de même pas laisser ces gens dans cette détresse !

Et elle-même avait l'âme tout en détresse.

Voyons, ce n'est pas possible, pensait-elle ; il y a tant de riches en ville ! Ils n'auraient qu'un geste à faire...

Au lieu de rentrer à la maison, elle passa outre, et descendit en ville, à pied, pour ne pas dépenser ses derniers sous.

Le lendemain matin elle était chez Vanderbiest et déposait sur la table un gros paquet dans du papier de l'*Innovation*.

— Ouvrez cela, dit-elle, moi je dois vite me sauver pour aller en classe.

Et du paquet, les pattes maladroites de papa Vanderbiest tirèrent de jolis bonnets blancs, des brassières, des langes, une douillette, toute une fraîche layette neuve.

Maggy était allée mendier chez une dame de la rue Louvrex.

Le soir, le Père N... alla prendre des nouvelles. On lui montra le bébé gentiment emmaillotté. Puis le houilleur lui prit la main :

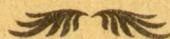
— Pater, dat is een engel, juffer Maggy — et, traduisant en français pour faire honneur à Maggy : C'ess't on' ange, Mzelle Maggy, confirma-t-il en s'essuyant le coin de l'œil.

Maggy y retourna souvent et convertit complètement la famille. Et depuis lors on ne reconnaît plus le logis tant il est propre, ni les âmes tant elles sont douces, résignées et pieuses.

MARTIAL LEKEUX.



Toute demande de changement d'adresse devra dorénavant être accompagnée de 75 centimes en timbres-poste, si on désire qu'il y soit donné suite.



Les idées et les faits

Chronique des Idées

Puvis de Chavannes

En célébrant le 8 janvier le centenaire de la naissance de Puvis de Chavannes, l'*Art monumental* de Bruxelles retardait un peu sur la chronologie, puisque l'illustre artiste est né à Lyon, le 14 décembre 1824. On ne pouvait d'ailleurs, pour commémorer cet heureux événement, s'adresser à plus haute compétence qu'au distingué conservateur du Musée du Luxembourg, historien d'art justement réputé, M. Léonce Bénédite. Contraint par les nécessités typographiques d'anticiper sur l'audition de sa conférence, c'est dans le *XX^{me} Siècle* que j'en rendrais compte, mais il a paru que la *Revue* ne pouvait pas laisser s'échapper cette opportune occasion de décerner son hommage au peintre que le monde artistique de la capitale évoque en ce jour.

Pierre-Cécile Puvis de Chavannes, qu'on ne saurait mieux définir qu'en l'appelant le créateur du style décoratif du XIX^e siècle, celui dont l'œuvre monumentale domine entièrement notre époque, est lyonnais de naissance, mais bourguignon d'origine et de tempérament.

Il semble bien qu'il se soit longtemps ignoré, il n'a pris le pinceau que tardivement et c'est un voyage en Italie qui lui a donné la révélation presque fortuite de son talent. C'est là, sur cette terre privilégiée où l'Art a élu son domicile de choix, c'est en face des éblouissants chefs-d'œuvre des grands maîtres, qu'un jour, vers l'âge de vingt ans, je crois, et non pas de quarante, comme le raconte Larousse, il a prononcé à son tour le mot fameux : « Et moi aussi, je serai peintre ! »

Ce que je note avec soin, c'est qu'il a fait de solides études classiques au lycée Henri IV, il y acquit cette haute culture générale qui a donné l'essor à ses brillantes facultés. N'avez-vous pas été frappés de ce fait que l'âge d'or de la peinture flamande, marqué par la splendide floraison de l'école de Rubens et Van Dyck, plonge ses racines dans l'humanisme belge, comme l'a si bien montré le savant professeur Alphonse Roersch. Les humanités classiques sont le terreau, si j'ose dire, où fleurit l'art.

Fils d'un père ingénieur en chef des mines, il avait hésité d'abord entre l'École polytechnique et le Droit, mais il ne put résister aux séductions de l'Italie et, à son retour, fréquenta les ateliers d'Henri Scheffer et de Couture.

Ce ne fut qu'un apprentissage. Un second voyage, accompli en 1848, allait lui donner une autre orientation artistique. Les maîtres du XVI^e siècle l'enthousiasment, les Vénitiens surtout le captivent, il va comme d'instinct aussi aux décorateurs de l'école de Fontainebleau. Comment du reste aurait-il échappé aux deux chefs d'école qui s'opposaient alors avec tant de violence, Ingres, le roi du dessin, Delacroix, le roi du coloris, et surtout, peut-être à celui qui conçut le projet plutôt chimérique de fusionner des tendances contradictoires, à Chassériau ?... Plus tard il remontera vers les primitifs florentins et, s'il faut citer un nom, son grand inspirateur sera Giotto.

Ses débuts furent extraordinairement ingrats et la gloire d'ailleurs ne se lèvera que bien tard sur son œuvre. Il sera un grand méconnu.

Ses dix premières années sont pleines d'hésitations, il est ballotté entre diverses influences, il cherche péniblement sa voie. Il débute au Salon de 1850 par une *Pieta* qui relève du genre Delacroix. Ses envois aux salons suivants sont impitoyablement refusés ; il oscille entre l'art religieux historique, et la peinture réaliste, il ne parvient pas à se fixer.

Il paraît qu'en 1854, le hasard lui découvrit sa vocation de peintre de muraille. Il s'était offert à décorer la salle à manger d'une maison de campagne que son frère s'était fait bâtir en Saône-et-Loire. Il y peignit l'*Enfant prodigue* et les *Quatre Saisons*. Or il y a là un morceau, le *Retour de chasse*, où le vrai Puvis de Chavannes est en germe avec ses silhouettes sans modelé et ses arbres dénudés.

Alors, enfin, vers 1859, quand il repasse au Salon avec ce *Retour*

de chasse, il sait ce qu'il veut, il prend conscience de sa valeur et en 1861, se faisant son propre client, il offre au Musée d'Amiens ces deux toiles immortelles, la *Concorde* et la *Guerre*, l'éclatante affirmation de son génie, qui séduisirent les uns jusqu'à l'enthousiasme furent violemment critiquées par les autres, mais le révélèrent à quelques esprits judicieux. Théophile Gautier saluait « le jeune artiste — il avait 37 ans — qui dans un temps de prose et de réalisme est naturellement épique et monumental. »

Et cependant, si originale que sont cette *Concorde* (ou *Paix*) grande vision élyséenne, belle comme un rêve antique, a écrit M. Bénédite, évocatrice de Virgile et de Poussin, ce n'était pas encore le vrai Puvis. La composition pyramidale, observe judicieusement Abel Favre, y obéissait encore à la géométrie classique, la palette manquait aussi d'homogénéité, plusieurs systèmes de dessin et de composition y étaient comme juxtaposés.

Mais allez visiter le Musée d'Amiens, c'est, peut-être là qu'on peut le mieux se rendre compte de l'évolution de l'art décoratif de Puvis. Près d'un quart de siècle, en effet, sépare les premières des dernières toiles. Elles tapissent les parois de l'escalier d'honneur ; le *Travail et le Repos* (1863), *Ave Picardia Nutrix* (1865), *Pro Patria ludus* (1882) : un des chefs-d'œuvre du maître exécuté à l'époque de sa pleine maturité. Elles décorent ensuite la galerie du 1^{er} étage : la *Concorde* et la *Guerre* (1886) et quatre panneaux se rapportant à l'une ou à l'autre : la *Fileuse*, le *Moissonneur*, à la *Paix*, le *Porte-Étendard* et la *Désolation*, à la *Guerre*.

Détail assez curieux pour trouver place ici : tout ce vaste ensemble, qui ne mesure pas moins de 200 mètres carrés de toile, fut démarouflé, au printemps de 1918, sous un des plus violents bombardements. Sapeurs de la Section de Camouflage de l'armée et pompiers de Paris détachèrent les toiles au couteau, les enroulèrent sur des cylindres avec tant d'habileté que toutes les peintures sont intactes, il en est cependant qui adhèrent si fermement au mur qu'il fallut enlever au ciseau une épaisseur de mur avec la toile.

C'est donc là qu'il est aisé de voir comment se dégage de plus en plus le style de Chavannes. « La gamme, claire et blonde, écrit Abel Fabre, est maintenue dans la tonalité de la fresque. Le dessin vise à l'abréviation. La vision s'élargit, et dans le cadre aux larges plans les formes se balancent, s'équilibrent avec une harmonie de plus en plus cadencée. »

S'il commença tard, il regagna le temps perdu par l'extraordinaire fécondité de son pinceau ; ses œuvres se succèdent d'année en année, il exécute des décorations devenues célèbres à Marseille (1870), à Poitiers (1874-1875), au Panthéon : *L'Enfance de Sainte-Geneviève* (1878 et 1879), et sa dernière œuvre, le *Ravitaillement de Paris* (1879-1898) ; au Musée de Lyon, à la Sorbonne (1887), au musée de Rouen (1890-1891) ; à l'Hôtel de Ville de Paris (1893), au palais de la Bibliothèque de Boston (1895).

En somme, très discuté parce que sa manière sommaire de dessiner heurtait de front le naturalisme de l'époque, parce que son idéalisme jurait avec le prosaïsme en vogue, il dut attendre jusqu'en 1874 pour voir commencer son triomphe et recevoir les importantes commandes qui le consacrent.

Si l'on veut pleinement jouir de la sereine magnificence du grand décorateur, du Giotto moderne, qui a su par sa peinture archaïque aux tons de fresque, bien qu'exécutée à l'huile sur des toiles marouflées, porter plus loin que personne la puissance décorative, il me semble qu'il faut aller le contempler au Panthéon. Ce n'est pas un peintre de chevalet. Il lui faut de grands espaces où se déploie sa manière.

Puvis est le peintre architectural, par excellence, et l'on sait qu'il travaillait pour le Panthéon, en concurrence avec d'autres artistes, il ne cessait d'y venir vérifier, à l'aide de carreaux colorés, le rapport de ses tons avec le blanc grisâtre des murs et des colonnes. Un de ses émules s'en moquait : « Pour moi, je me fiche de la muraille ! » « Et Puvis aura dit : « Il se fiche de la muraille ; la muraille le vomira ! »

Qui donc ne s'est pas extasié devant *Sainte Geneviève en prière* ; *Saint Germain d'Auxerre prédisant les hautes destinées de sainte Gene-*

viève ; Sainte Geneviève ravitaillant Paris assiégé, et Sainte Geneviève veillant sur Paris endormi ? Ces peintures se partagent en deux groupes : le premier très coloré (les deux premiers sujets), l'autre d'une tonalité grise, comme si l'artiste avait voulu traduire ainsi la fraîcheur de l'enfance et par contraste la décoloration que le temps fait subir à la fin de l'existence humaine. Mais comment louer assez ces symphonies merveilleuses d'une harmonie supérieure, l'art étonnant d'ordonner de vastes ensembles, l'ampleur infinie des paysages, ciel, horizon, fleuve et plaine, la simplicité des attitudes des personnages, leur ineffable candeur, la sincérité et la profondeur des sentiments et je ne sais quelle atmosphère de sérénité qui enveloppe toutes les scènes.

C'est d'une grandeur épique et d'une virginal fraîcheur, c'est d'une poésie idéale qui parle à l'âme et qui l'apaise. C'est incontestablement le triomphe de la décoration murale.

« Ce charme indicible de Puvis de Chavannes, fait de rêve et de réalité si heureusement confondus, comme le dit excellemment Bénédictine, de vérité et de beauté, de convention et de vraisemblance, parut encore plus pénétrant dans ces compositions d'ordre tout à fait général, comme l'*Hiver* et l'*Été*, de l'Hôtel-de-ville, avec ses belles femmes qui s'ébattent autour du fleuve ; le *Bois sacré* chez aux *Muses*, *Vision antique*, la *Sorbonne* ou les *Muses inspiratrices qui acclament le Messager de lumière*, de Boston. »

On a dit qu'il avait imaginé un univers nouveau, un monde à la fois idéal et réel, qui n'est point celui de l'Olympe ni de l'Évangile, ni de l'histoire ni de la réalité. Il a mis, dit Louis Hourticq, dans une nature viable de pures fictions ; il a modernisé et ravivé l'âme mythologique du paysage d'histoire.

* * *

Grand poète de la peinture, fut-il un artiste impeccable ? Est-ce que sa main-d'œuvre égale son inspiration ?

Reinach, dans *Apollo*, lui reproche son parti-pris d'inachèvement et même d'incorrection dans le dessin et prononce « que cet archisme un peu puéril fut l'erreur d'un homme de grand talent ».

Abel Fabre constate la gaucherie de ses formes humaines et croit de sa part non pas à une indigence de métier, mais à un parti-pris. On sait que Maurice Denis s'est largement inspiré de Puvis de Chavannes et que son école trouve dans la déformation un élément d'émotion.

Nous sera-t-il permis de dire que pour nous, nous admirons Puvis de Chavannes parce qu'il a su faire avec des lignes et des tons des peintures qui sont des poèmes ; nous l'admirons avec sa gaucherie, malgré sa gaucherie, et nous ne pensons pas être pour cela fanatique d'académisme.

Gloire à Puvis de Chavannes, plus décoratif que les Vénitiens, dont le noble pinceau enfanta des œuvres de haute valeur spirituelle dignes de l'immortalité.

J. SCHYRGENS.



INDE

Au fond de l'Inde.

Cette lettre m'arrive de très loin : *Jashpur*, porte le timbre. C'est quelque part au fond des Indes anglaises, je ne sais pas très bien où. Et la lettre est d'un vieil ami que je ne verrai sans doute plus jamais ; qui fit ses études avec moi au séminaire, et puis notre vie prosaïque de prêtre belge ne lui a pas suffi, et il est parti à la voix du Saint-Père, qui demande des missionnaires. Prêtre de la Compagnie de Jésus, il est maintenant là-bas, en première ligne, dans le plus vieux pays du monde, le merveilleux pays des jungles et du Gange, pays de soleil et de fièvre, de passion et de douleur, le pays le plus beau de la terre, où règne la religion la plus désespérée, et qui attend depuis dix-neuf cents ans l'appel qui doit venir d'Europe, l'appel de la vérité et de la charité du Maître qui fait lever les morts de leur tombeau.

Elle est belle, la lettre de mon ami, et il le sait, car il pense que je ne saurai me retenir d'en faire un article. Il a raison : je serais coupable si je ne faisais entendre son histoire aussi loin que peut porter ma voix quand ma plume la soutient.

* * *

Donc l'Etat feudataire du Jashpur est un de ces petits États hindous auxquels l'Angleterre a laissé une ombre d'indépendance sous un rajah qui perd le pouvoir de résister aux Anglais, mais en garde assez pour faire payer tous ses plaisirs à ses sujets.

Le Jashpur compte 1.541.66 habitants de toutes races. De toutes races, car il n'est pas de pays où les invasions multipliées aient superposé plus de races qu'aux Indes. La race inférieure, là-dedans, ce sont les *Oraons*.

Dans ces pays-là, être la race inférieure, ce n'est pas peu de chose. Les *Oraons* cultivateurs sont des sortes de serfs que l'Hindou aristocrate fait travailler en ayant soin de le maintenir dans l'ignorance et dans la pauvreté pour qu'il reste docile. A la tête de chaque village se trouve un régisseur qu'on appelle le *thikédar*, et qui ressemble, en pire, à ce qu'étaient les publicains dans l'ancienne Rome, ou les fermiers des impôts dans l'ancienne France. Le *thikédar* paie à l'Etat une certaine somme et il est responsable du paiement par les cultivateurs *oraons* de la rente des terres. Moyennant quoi, il collecte l'impôt à sa guise, et l'alourdit, à sa guise aussi ; il jouit des meilleures terres du village et il les fait cultiver gratuitement par le travail forcé des paysans.

Pratiquement le système revient à ce à quoi il est revenu de tous temps : les paysans sont toujours en déficit, suintent la misère, sont la proie des *thikédars* usuriers et travaillent indéfiniment sans espoir de sortir de la misère qui les enlise et dont leurs maîtres malins tissent savamment le réseau.

* * *

Mais un jour une lumière luit : Notre-Seigneur est là.

C'est un Belge qui l'apporte, le Père Lievens, un nom qui est bien de chez nous. Il est arrivé au Jashpur avec la grande flamme de la charité du Christ, et de suite il s'est penché comme Jésus sur les plus malheureux. Il a découvert les *Oraons* ; il a découvert que cette race avilie est capable de grandes choses, de plus grandes peut-être que leurs oppresseurs. « Sous leurs dehors grossiers, sordides et misérables, les *Oraons* cachent des qualités brillantes. La foi, la grâce épanouiront cela. Ils sont 55.000 *Oraons* en Jashpur, le tiers de la population, et le Père Lievens se donne à leur relèvement. »

A l'appel du Maître un frisson a passé sur la race déchue. Mais les *thikédars* sont là, et le Rajah est leur : pas d'instruction, pas d'organisation pour les *Oraons* ; ils pourraient échapper à leurs maîtres ; et la persécution s'abat. Le Jashpur se ferme aux missionnaires.

Ils n'en purent approcher à nouveau qu'en 1906. Aussitôt des députations leur arrivaient des villages, crient à l'aide et demandant la foi. Pendant dix ans, les Pères durent se borner à des excursions dans le pays, étroitement surveillés, tracassés, et après leur départ la persécution s'abattait de nouveau sur les *Oraons* qui avaient écouté leur voix.

Mais le cœur de toute la race allait à eux. En 1916, les Pères obtinrent enfin l'autorisation d'établir une résidence. En 1923, ils avaient 29.000 chrétiens ; et ils arrivent à 39.000 en 1924. En huit ans ils ont converti quarante mille âmes. Ah ! c'est que les villages se convertissent en corps là-bas : ils vous arrivent un matin d'un village : « Père, envoie-nous un catéchiste, nous voulons nous convertir. » En 1923, les missionnaires ont distribué 66.000 communions ; 132.000 en 1924, tandis que les confessions passent au chiffre de 74.000 ! « Et pourtant la fréquentation des sacrements exige de la masse de nos chrétiens un déplacement qu'en Belgique on qualifierait de voyage. »

Ils se débattent d'ailleurs dans toutes les difficultés. Les difficultés politiques d'abord, car on ne leur permet de fonder des postes que parcimonieusement, et l'administration anglaise qui pourrait les protéger, les traite plus en suspects qu'en auxiliaires. Et puis le manque de ressources de tous genres : hommes, argent. Ils sont huit missionnaires : on a vu le nombre de confessions qu'ils entendent. Mais, ajoutons qu'ils dirigent l'instruction de 15.000 catéchumènes. Et les autres œuvres !

Mon ami me raconte ce qu'ils font à la maison de Gholeng où il réside : 8.800 chrétiens, dispersés dans 105 villages et hameaux, 19 écoles primaires, une école industrielle... « Tables, chaises, armoires, autel, porte, fenêtres, chandeliers en fer forgé, verrous, tabernacles coffres-forts, râtaux... que sais-je ! On fait de tout... » Sans compter les maçons, les tailleurs et les autres. Puis le *Labour-Office*, bourse de travail, la coopérative d'achat et de vente, le crédit mutuel, le dispensaire... Grâce à l'organisation du crédit, on est parvenu à fournir à des chrétiens instruits les fonds nécessaires pour affermer une *théka*,

et l'on a ainsi déjà une douzaine de thikédars catholiques. Or, un thikédar catholique, c'est un village sauvé !

* * *

Gholeng n'a qu'une chapelle en terre. « Les foules de sept à huit cents communions n'y sont pas rares, et aux grandes fêtes elles atteignent le double ; Gholeng n'a qu'une école en terre, qui devra être agrandie l'an prochain ; à moins qu'on ne puisse du coup en commencer une en briques. Gholeng n'a pas de catéchuménat ni de local où abriter ceux qui viennent aux offices et ceux qui viennent s'instruire. La chapelle, hélas ! reste le dortoir pour 51.510 communicants (de la mission de Gholeng seule !)... Gholeng n'a pas de couvent ! Et pourtant... il faut multiplier les catéchistes, les maîtres. Songez donc : dix mille chrétiens de plus en un an ! Pour avoir refusé un catéchiste à un village cette année, ces pauvres diables se sont retirés. Sans catéchistes, ils se sentent isolés et faibles, à la merci des ruses et des représailles des thikédars... »

» Il nous faudrait établir des œuvres : le tissage à domicile surtout, l'industrie du tapis, d'autres industries locales, des caisses de secours... »

* * *

Conclusion : nous allons envoyer quelques milliers de francs à ces bons prêtres et nous prierons pour que leur action soit de plus en plus féconde. Ce sera de l'argent bien placé : au moins là-bas, nous sommes sûrs qu'il servira à conquérir des âmes en même temps qu'à sauver de la misère, des exactions et des épidémies tout un peuple martyr. Envoyons-leur, aux bons Pères, des briques pour leur chapelle ou pour le *bungalow* qui abritera pendant la nuit fidèles et catéchumènes, et de l'argent encore pour payer les catéchistes.

Seulement, ces milliers de francs, je ne les ai pas. Lecteurs, je compte sur vous : envoyez-les-moi donc, ces misérables billets bleus sans, lesquels on ne travaille pas, même dans le champ du Bon Dieu. Mon adresse est : Boulevard du Jardin Botanique, 38, à Bruxelles. Et je vous remercie d'avance.

Abbé JACQUES LECLERCQ.



FRANCE

La France et le Proche Orient

D'après un article du Comte R. de Gontant-Biron. La France et les nouveaux problèmes d'Orient, dans LE CORRESPONDANT du 10 décembre 1924.

L'accord franco-britannique de mai 1916 avait englobé le vilayet de Mossoul dans la sphère d'influence française. M. Clémenceau y renonçait verbalment en décembre 1918, et l'accord de San-Remo enregistrerait cette renonciation en avril 1920. Il ne s'ensuit pas du reste que la France doive s'en désintéresser aujourd'hui et regarder d'un œil indifférent la controverse turco-britannique. La question de Mossoul regarde encore la France — et même assez directement.

Aux termes de l'accord d'Angora, la Turquie a le droit de faire circuler ses transports militaires sur la section syrienne du chemin de fer de Bagdad. Si le différend de Mossoul amenait la guerre, la France serait fatalement emprisonnée dans ce dilemme : déchirer l'accord et fermer la Syrie au passage des troupes turques ou se brouiller avec l'Angleterre. Prévoyant que les Français préféreraient la première alternative, les Turcs se préparaient à envahir éventuellement la Syrie au début de 1923, alors que les relations entre la Turquie et la Grande-Bretagne paraissaient particulièrement tendues.

Les attermoissements auxquels on a recours aujourd'hui encore dans la question de délimitation de l'Irak sont gros de dangers ; l'enquête de la Société des Nations se déroulera, comme les précédentes, au milieu d'une plèbe surexcitée et de manifestations d'une spontanéité douteuse. Les statistiques fournies des deux côtés diffèrent à tel point qu'il est impossible de les concilier ; quant à les rectifier, il n'en peut être question.

La majorité de la population du vilayet de Mossoul est certainement kurde, mais il est malaisé de se prononcer quant à ses sympathies politiques. Les Kurdes n'ont de commun avec les Turcs ni la race, ni la langue ; ils n'ont jamais supporté qu'une suzeraineté turque toute nominale, et leur fidélité a paru plus d'une fois douteuse. Aujourd'hui encore les Turcs ne parviennent pas à maîtriser une rébellion des Kurdes s'étendant de Van à Ourfa.

La mission des délégués du Conseil de la Société des Nations s'annonce dès lors comme bien ingrate !

L'œuvre des commissaires pourra toutefois n'être pas entièrement

stérile, s'ils reviennent des parages mossouliens avec la conviction que sur tout l'Orient s'étend actuellement un immense réseau d'intrigues turques, tendant à la reconstitution intégrale de l'Empire Ottoman d'avant-guerre. Le problème de Mossoul est en effet susceptible de répercussions formidables dans tout le monde musulman.

On n'oublie que trop souvent en Europe, en effet, que l'Orient doit toujours être considéré dans son ensemble. Il y a collision évidente entre le nationalisme turc et le mouvement arabe. Dès 1922 une mission militaire turque, munie de présents, gagnait l'Arabie avec mandat de resserrer le cordialité des relations avec Ibn Saoud, sultan wahabite du Nedjd et l'imam Yahia, sultan du Yémen. Point n'était besoin apparemment de convertir celui-ci ; et un accord secret était, dit-on, conclu entre les Turcs et Ibn Saoud. Ses troupes sont, du reste — ce n'est un secret pour personne — encadrées par des inspecteurs venus d'Angora. Leur victoire sur le Hedjaz peut aussi être regardée comme une victoire turque.

Quatre ou cinq divisions turques munies d'artillerie et d'aviation stationnent au Nord de Mossoul. Que, sous un prétexte quelconque, elles déclenchent une offensive, voilà peut-être tout l'Orient embrasé. C'est Ibn Saoud attaquant l'Irak par le Sud ; c'est la Transjordanie et la Palestine en pleine insurrection ; c'est, probablement, la révolte des Anézés en Syrie ; c'est le soulèvement de l'Égypte.

Le gouvernement de Londres a mesuré le péril et dépêché M. Philby à Djeddah. On a expédié du matériel de guerre au Roi Ali. On se demande si ce sera assez pour conjurer le péril.

Pour décontenancer et intimider ses adversaires, l'Angleterre ne songerait-elle pas à régler d'un seul coup, à son profit, la question d'Égypte ? Mais, consolidée sur le Nil l'emprise anglaise ne le serait pas *ipso facto* en Mésopotamie.

La France, qui occupe en Syrie une situation privilégiée, parce que centrale, pourrait être éminemment utile à la Grande-Bretagne. Le moment serait donc opportun pour négocier avec cette dernière une action commune, quitte à la France à poser ses propres conditions. Pour le moment, la situation paraît quelque peu différente : on négocierait bien, mais pour rectifier la frontière syro-palestiniennne aux dépens de la Syrie. Ce serait la rançon des complaisances françaises à l'égard de la Turquie, complaisances allant parfois jusqu'à la flagornerie.

Comme premier gage de l'empressement français, M. Briand a toléré que le comte Telecki, un Hongrois, fit partie de la Commission d'enquête de la Société des Nations à Mossoul ; or qui ne connaît les liens étroits unissant les nationalismes turc et hongrois ? L'arrivée prochaine en France de Moustapha Kémal, au milieu de solennités triomphales, va sceller définitivement l'entente franco-turque, dont la France est seule à faire les frais ; une partie des troupes françaises est retirée de Syrie et le général Weygand est rappelé.

Cependant, l'arrogance des Turcs, réveillée par l'orgueil des récentes victoires, s'affirme dans l'exacte mesure où on paraît les redouter. Leur propagande, soutenue et organisée par les Soviétiques et l'Allemagne, menace de susciter à la France, comme à l'Angleterre, les plus tragiques mécomptes dans leurs possessions musulmanes. Car une immense conspiration islamique groupe du Riff au Yémen, du Soudan à Bombay, les soldats d'Abdel Krim, d'Ibn Saoud, de l'imam Yahia, les Jeunes-Algériens, les Jeunes-Tunisiens, les nationalistes égyptiens, les mécontents de Palestine, de Syrie, de l'Irak et d'autres lieux.

Aujourd'hui Angora ménage la France, ayant besoin de sa complicité. La Turquie a fait à la France certaines concessions apparentes : sécurité provisoire sur la frontière turco-syrienne, réouverture des écoles. Mais tout cela est bien aléatoire, bien incertain ; les vexations et les insolences d'hier peuvent recommencer demain.

La Syrie subirait de graves préjudices, si la Turquie obtenait gain de cause à Mossoul. Sur la frontière orientale de la Syrie, devenue limitrophe de la Turquie, se reproduiraient les incursions et les brigandages, qui depuis trois ans ont illustré la frontière nord. La vie économique du Nord de la Syrie serait frappée à mort. La France ne saurait le désirer ! Il n'y a donc qu'une chose à faire : il faut une entente franco-britannique, seule solution possible pour les deux nations. Une solidarité anglo-française, loyalement pratiquée, doit se manifester dans tout l'Orient, dans le domaine diplomatique, et, s'il le faut, par des précautions militaires.

Les circonstances offrent encore une fois cette occasion — peut-être la dernière — de rétablir, en partie tout au moins, la situation de la France dans le Levant.

Société Générale de Belgique

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc, BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100.000 Titres de Capital . . fr. 100.000.000,00

100.000 Parts de Réserve . . fr. 245.616.537,35

Total . . fr. 345.616.537,35

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 60 villes et localités importantes du pays.

 **COMPTOIR D'OPTIQUE** 

FONDÉE EN 1885 **MAISON BLAISE** FONDÉE EN 1885

46 RUE DE LA PAIX 46
IXELLES-BRUXELLES

JUMELLES, BAROMÈTRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE

INSTRUMENTS DE PRÉCISION

Outillage perfectionné pour le montage des Verres

LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINE

EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES DE MM. LES OCULISTES

MÊME MAISON EN FACE AU 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26; BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE
emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco

Nombreux dépôts en Belgique

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

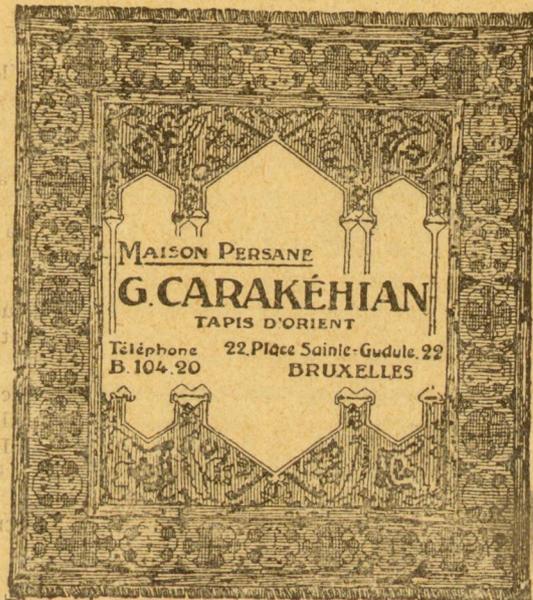
Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES



ORFÈVRE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177.84



ORFÈVRE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —



TAPIS

Battage -- Nettoyage -- Teinture -- Désinfection

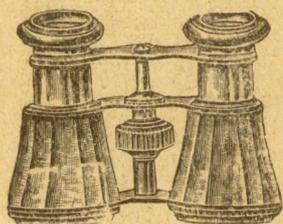
JN ET JH TOBY FRÈRES

Direction et Usine : 2-4-6, rue Louis Hap

Téléphone : 324,96

ETTERBEEK-BRUXELLES

Maison du Lynx



rue de la Bourse, 34 BRUXELLES

Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

LIVRES, JOURNAUX, REVUES & PÉRIODIQUES
ANGLAIS & AMÉRICAINS

ASSORTIMENT LE PLUS COMPLET EN BELGIQUE CHEZ

W. H. SMITH & SON

ENGLISH BOOKSHOP

LES MEILLEURS DICTIONNAIRES
ET MÉTHODES POUR L'ÉTUDE DE
: LA LANGUE ANGLAISE : :

SERVICE D'ABONNEMENTS ET
INSERTION D'ANNONCES DANS
TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS

SPECIALISTES EN GRAVURES

78; RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES — BRUXELLES

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOGES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre

L'ALGÉRIE — LA CÔTE D'AZUR — L'ITALIE

Pour faciliter le transfert d'argent nous émettons le GLOBE-TICKET-HOTEL vous assurant des séjours dans les meilleurs hôtels aux tarifs ordinaires de ces hôtels.

— — — — — Renseignements et tarifs d'hôtels en nos bureaux. — — — — —

A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS

LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

Grand Cremant du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus
de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles . . . fr. fr. 32,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »

Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly
à Couillet (Belgique);

soit à M. DOCHAIN-DEFER, Elysée Building, 56, Rue du
Faubourg St-Honoré, Paris;

ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES 11, RUE DES COLONIES 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 24.000 000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Sainctelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Liedts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6

BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

Hermance BARTHEL

ARTISTE FLEURISTE

Medaille d'Or France, Belgique

49, RUE ROYALE

- BRUXELLES -

Tél. 285-45

- Fleurs de premier choix -

Mariages - Bals - Soirées

EXPÉDITIONS

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photograpeurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit — Comptes à terme.
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts, etc., etc.

MARCHAND TAILLEUR

COSTUMES

DE

MAISON

SOIRÉES

ET DE

L. DUPAIX

CÉRÉMONIES

50, rue du Marais, Bruxelles

A la Grande Fabrique

- - E. Esders - -

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT



DU C ANVERS
LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques

C'est le symbole de la suprématie

—

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

—

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers

Moins que

10
CENTIMES
par
Semaine

PAR L'EMPLOI DU

"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur
MAISON FONDÉE EN 1873

-: François VAN NES Successeur :-
13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES Tél. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

Rue de l'Écuyer. 41-43, BRUXELLES

•••••

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défont à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS